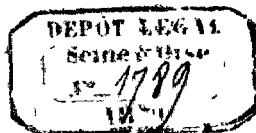


N. PRJÉVALSKI



MONGOLIE
ET
PAYS DES TANGOUTES

OUVRAGE

TRADUIT DU RUSSE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par G. DU LAURENS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

PRÉCÉDÉ

D'UNE PRÉFACE DE M. E. DELMAR-MORGAN ET D'UNE INTRODUCTION DU COL^{le} YULE

TRADUITES DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DES AUTEURS

PAR J. BELIN DE LAUNAY

ET CONTENANT :

42 GRAVURES SUR BOIS ET 4 CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

Tous droits réservés.



AVIS DES ÉDITEURS

La traduction française de l'ouvrage que nous publions a été, comme ses devancières en Angleterre et en Allemagne, faite sur l'original russe.

Il nous a semblé utile cependant de mettre en tête de celle-ci, avec l'autorisation des personnes intéressées, les reproductions de la *préface* du traducteur anglais, pour les renseignements qu'elle contient, et des *observations préliminaires* écrites par le colonel Yule, à cause de leur importance et des clartés qu'elles répandent sur le voyage du colonel Prjévalski.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR ANGLAIS

En l'hiver de 1873-74, j'assistais à une réunion de la Société russe de Géographie, où le colonel Prjévalski, récemment rentré de ses voyages, rendait compte des aventures qu'il avait rencontrées et des épreuves qu'il avait subies dans le centre de l'Asie.

Je lui étais connu personnellement et, en apprenant qu'il désirait trouver un éditeur pour une version anglaise de son travail, j'eus l'idée de m'offrir pour mettre les lecteurs anglais à même de se rendre compte des explorations que font les Russes dans des contrées sur lesquelles l'attention se porte chaque jour davantage. La tâche aurait été malaisée si je n'avais pas réussi à m'assurer du concours inappréciable du colonel H. Yule, qui, du commencement à la fin, m'a aidé de ses conseils et de ses corrections.....

La plupart des illustrations contenues dans ce livre sont dues à M. le baron Pr. Osten Sacken, ancien président de la section physique de la Société impériale de Géographie, et dont la réputation de géographe, d'explorateur et de botaniste est bien établie en Europe. C'est lui notamment qui a fourni les figures de l'*ovis Poli* (argali à poitrine blanche) et du *gyps nivicola* (gypaète), d'après son exemplaire du livre de Severtsoff sur la *Faune du Turkestan*. Parmi les autres gravures, nous devons celle de la rhubarbe

X PRÉFACE DU TRADUCTEUR ANGLAIS.

au professeur Maximovitch, des jardins botaniques de Saint-Pétersbourg ; trois reproduisent des photographies de M. J. Thomson, dont les splendides albums concernant la Chine et ses populations méritent l'admiration, et le reste a été emprunté à la publication française le *Tour du monde*.

Il me reste à donner quelques détails sur l'auteur du voyage.

Le lieutenant-colonel Prjévalski est né dans le gouvernement de Smolensk de parents appartenant à la classe des propriétaires terriens. Ses études ont été faites au gymnase ou à l'école publique de Smolensk, et terminées à l'académie du corps d'État-major. Il avait de bonne heure montré beaucoup de goût pour les sciences naturelles, et c'est afin de suivre ce penchant qu'il demanda et obtint la permission de prendre du service dans la Sibérie orientale. Il se rendit à son poste en 1867 et y resta deux années, dont tout le temps que les devoirs de sa fonction laissaient disponible fut employé par lui à chasser et à faire une collection d'objets d'histoire naturelle. De retour à Saint-Pétersbourg en 1869, il publia ses *Notes sur l'Oussouri*, qui contiennent une foule d'utiles renseignements sur les limites de la Russie en Asie. Peu après cette publication, en 1870, le lieutenant-colonel Prjévalski s'occupa d'une nouvelle expédition plus considérable, à laquelle ses tournées et ses études antérieures pouvaient lui servir de préparation. Dans cette entreprise ardue, il eut la compagnie et l'assistance du lieutenant de Piltzoff. Enfin je viens d'apprendre, par une lettre que j'ai reçue de lui, qu'il se prépare à un troisième voyage, avec l'espoir cette fois de pénétrer jusqu'au Lob-Nor, et peut-être jusqu'au Thibet.

E. DELMAR MORGAN.

Londres, 1^{er} janvier 1876.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

PAR LE COLONEL H. YULE.

Durant les dix dernières années, l'exploration de la haute Asie, qui, au moins de notre part, avait langui longtemps, s'est ranimée et a fait de grands progrès. L'attaque des frontières de l'*inconnu* a même marché si rapidement que, dans l'avenir, lorsqu'un historien des découvertes géographiques l'examinera, on peut croire que le rétrécissement de ces limites à notre époque lui semblera comparable à la rapide évaporation de la buée que l'haleine a déposée sur une plaque d'acier poli.

A peine y a-t-il une douzaine d'années que nos cartographes, pour placer les positions les plus importantes du Turkestan chinois, étaient obligés de recourir aux observations faites par les Jésuites au dix-huitième siècle et même, quand l'ouvrage de MM. Michell, *Les Russes dans l'Asie centrale*, publia en appendice une transcription nouvelle et corrigée de ces données anciennes, on la considéra presque comme un événement géographique. Les savants, désireux d'augmenter ou d'asseoir sur des bases solides la géographie du bassin central, qui s'étend de l'Himalaya

aux monts Thian-Chan, se remettaient à l'étude pénible des notices que contenaient incidemment les extraits fragmentaires ou les traductions des écrivains du moyen âge persan, ainsi que les détails donnés par les livres chinois de géographie, non seulement difficiles à comprendre la plupart du temps, mais qui, souvent aussi, ne sont, comme les tables de Ptolémée, que la description écrite de cartes dessinées sans exactitude ni fidélité. En fait, depuis Samarcand à l'est jusqu'au chemin suivi par les caravanes qui vont de Kiakta, sur la frontière russe, aux portes de la grande muraille, près de Kalgan, pour un espace d'environ quarante-cinq degrés de longitude, on n'avait à consulter aucune source d'étude ou de critique, si ce n'est celles que nous venons d'indiquer. La seule incursion scientifique faite sur cet immense territoire, et cela, si intéressante qu'elle fût, dans un espace fort restreint, c'avait été la tournée faite, dans l'hiver de 1838, jusqu'au grand Pâmir par le lieutenant John Wood de la marine anglaise. Il est vrai que les Russes poussaient, d'une façon lente mais sûre, leurs explorations et leurs relèvements topographiques, avançant ainsi la connaissance exacte du nord ; mais leurs études étaient bornées par les limites de leurs possessions, toutes vastes qu'elles sont, et ne touchaient au Thian-Chan que vers l'extrémité occidentale de cette région montagneuse.

Quant aux Anglais, l'exploration, dans un sens étendu, des pays qui dépassaient les frontières de l'Inde avait à peu près cessé après le désastre de Caboul, c'est-à-dire depuis le mois de novembre 1841. Je ne puis à cette affirmation me rappeler que deux exceptions de quelque importance : la pointe poussée par le savant botaniste, le D^r T. Thomson, jusqu'au col de Karakoroum, et le voyage fait en 1846 par son collègue le capitaine Henry Strachey, de l'armée du

Bengale, à travers l'angle occidental du Thibet propre, entre Ladagh et Koumaon. Mais, de même que les Russes, nos ingénieurs de leur côté avaient par degrés étudié le terrain jusqu'aux limites des États possédés alors par notre feudataire le maharaja de Jamou et Kachemir, et jusqu'à celles des petites provinces thibétaines que baigne le Soutledje et qui nous revinrent à la fin de la guerre du Pendjab comme ayant appartenu aux Seiks. Ainsi, des deux parts, on s'était procuré une base certaine pour des excursions ultérieures dans la *terra incognita* de l'Asie.

Du reste cette terre inconnue ne l'était pas dans le sens que l'était le centre de l'Afrique méridionale avant le premier voyage de David Livingstone. Les documents anciens, comme ceux que nous avons indiqués plus haut, donnaient, après tout, une idée générale de ce que la région contenait. Mais les Jésuites eux-mêmes, qui en avaient fait les cartes, n'en avaient laissé, que nous sachions, aucune description écrite. Pour le Thibet, en particulier, la connaissance que nous possédions de la latitude où se trouvait sa capitale, le « sanctuaire éternel », le Vatican et la cité sainte de la moitié de l'Asie, avait si peu de certitude qu'elle flottait dans l'espace de près d'un degré.

La première incursion mémorable faite dans le pays dont il est question fut le voyage des pères Huc et Gabet en 1845-46.

Les derniers écrits du P. Huc, morceaux d'une facture prétentieuse et infidèle, ont fait du tort à sa première narration. Plusieurs des propres compatriotes du missionnaire ont été presque portés à considérer ce récit comme une œuvre d'imagination ; et même j'ai reçu de Russie des informations où l'on prétendait que le P. Huc était convenu d'avoir inventé le rôle qu'il joue dans le voyage, parce qu'il avait reçu, disait-on, de Gabet, près d'expirer, « à

bord d'un bateau sur la rivière de Canton, » ou qu'il avait volé dans ses bagages, après que son compagnon fut mort, les vrais journaux sur lesquels sont fondés ses populaires *Souvenirs d'un voyage à Lhassa*. Ces informations sont de vrais contes, ainsi qu'on le verra d'après les faits que nous allons récapituler. Je me confesse pourtant d'avoir, en jugeant d'après le fatras des derniers écrits du P. Huc, cru longtemps que Gabet avait été le principal auteur des *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*. J'avais même été confirmé dans cette pensée par une conversation dont m'avait honoré le regrettable M. Jules Mohl lors de son dernier voyage en Angleterre ¹. Maintenant je suis tout à fait convaincu que la mémoire de ce savant l'avait trompé.

En effet, sir John Davies assure que M. A. Johnston, qu'il avait pour secrétaire en sa qualité de plénipotentiaire en Chine, rencontra vers la fin de 1846, et en allant de Hongkong à Ceylan, le père Joseph Gabet qui, retournant en France, faisait le passage avec lui. M. Johnston recueillit de son compagnon de traversée beaucoup de détails sur son voyage et les trouva assez curieux, assez intéressants, pour en rédiger les morceaux principaux ; il en composa un manuscrit qu'il remit à son chef et que sir John fit tenir à lord Palmerston. « On n'en entendit plus parler, ajoute sir John Davies, jusqu'à la publication des deux volumes de M. Huc », c'est-à-dire jusqu'en 1851. Il y a là cependant une erreur, ainsi que me l'ont démontré des recherches, que j'ai faites avec tout le soin qu'a pu me

1. M. Mohl m'avait raconté que, faisant, vers l'époque de la publication du livre du P. Huc, une visite à l'un des vicaires apostoliques des missions orientales (à Mgr Pallegoix, de Siam, [si je ne me trompe]), il avait vu sur sa table le nouveau livre du missionnaire, et que l'évêque s'en était excusé, en disant qu'il aurait dû le laisser dans sa chambre à coucher, attendu qu'il trouvait peu convenable qu'un évêque fût surpris occupé à lire des romans.

permettre le peu de temps dont je dispose, dans la collection des *Annales de la Propagation de la Foi*.

La première mention que ce recueil m'ait fournie concernant le voyage en question est au vol. XIX, p. 265 et suiv. (1847). On y trouve, après quelques lignes d'introduction relatives à l'origine de la mission de Mongolie, une lettre de l'abbé Huc à l'abbé Étienne, supérieur général de la congrégation des Missions, en date de Macao, le 20 décembre 1846. Elle donne un résumé du voyage jusqu'à l'arrivée à Lhassa, le 29 janvier 1846 ¹.

Un autre travail se rapportant au même sujet et publié aussi dans ce volume est une notice sur la prière bouddhique et a pour auteur M. Gabet « qui vient de rentrer pour quelques mois en France. »

Le vol. XX contient, p. 5, une lettre que Gabet a écrite en juin 1842, de Tarlané, à M. Étienne. Elle s'était égarée, ce qui explique qu'elle ne soit publiée qu'en 1848. On y lit la description d'un voyage au pays de Souniut et au Grand-Kouren, c'est-à-dire à Ourga. Sur elle sont fondés les passages des *Souvenirs* qui se rapportent à ce sujet.

Dans le même volume, on trouve, p. 118, l'extrait d'un rapport écrit par Gabet, pour continuer, jusqu'à la sortie du Thibet, la narration commencée par Huc dans la lettre publiée au tome XIX. Il est d'un style lourd, manquant de netteté et qui contraste fort avec la vivacité de celui de son compagnon. A la page 223, Gabet donne un récit plus

1. Parmi d'autres passages, en voici un qui est, à n'en pas douter, dans le style des *Souvenirs* : « Tolon-Noor est comme une monstrueuse pompe pneumatique à faire le vide dans les bourses mongoles. » Lorsqu'il dit que le nom de Djao-Naiman-Soumé, porté par la ville de Tolon-Noor sur les cartes, depuis d'Anville, est « également inconnu et incompris des Tartares et des Chinois, » son affirmation a bien le cachet de l'habile mais prétentieux abbé. Il croit savoir la langue mongole et pourtant il ne peut pas expliquer le sens de ce nom qui, à vrai dire, s'applique moins à Tolon-Noor qu'à l'emplacement du palais d'été de Kublai, à Changtou, qui est situé à 26 milles (42 kilom.) au nord de la ville. *Djao-Naiman-Soumé* signifie les *Cent huit temples*.

détaillé de leur séjour à Lhassa. On y remarque qu'il ne dit pas un mot de la conduite fanfaronne que les *Souvenirs* prêtent aux deux missionnaires envers les mandarins. Les volumes XXI (1849) et XXII (1850), contiennent encore des lettres et des extraits dus au P. Huc ; mais cette série cesse là d'être publiée. Les *Souvenirs* ont paru en 1851 (ou 1852 d'après le *Dictionnaire des contemporains*).

Gabet, à ce qu'il paraît, avait déjà été envoyé au Brésil, où il est mort ¹. Je ne doute pas du tout que les *Souvenirs* ne soient l'œuvre propre du P. Huc, fondée sur les papiers dont les deux missionnaires ont publié des extraits dans les *Annales*. Je doute au contraire que le P. Huc ait recouru à l'assistance de quelqu'un des hommes de lettres de Paris : ses écrits authentiques prouvent qu'il n'en avait réellement aucun besoin.

Le colonel Prjévalski taxe à plusieurs reprises d'inexactitude les détails donnés par Huc ; nous en reparlerons tout à l'heure. Même dans une des lettres qu'il a envoyées en Russie pendant son voyage, il a l'air de mettre en doute la véracité du récit ². Suivant toute probabilité, il est revenu

1. Huc ne mentionne ce fait que d'une façon vague et sans en indiquer la date, mais dans la préface de son second ouvrage : *L'Empire Chinois*, laquelle est datée de Mai 1854.

2. « Dans le Koukou-Nor et dans le Dzaidam, écrivait Prjévalski, on se rappelle parfaitement la grande caravane dont Huc prétend avoir fait partie, et j'ai été un peu surpris que personne n'ait gardé le moindre souvenir des étrangers qu'elle comptait dans ses rangs. Huc affirme de plus qu'il a passé huit mois à Goumboum (Il écrit *Kounboum* ; mais ce devrait être *Kou-Boum*, comme on le verra plus bas) ; et cependant j'ai vu beaucoup de lamas qui avaient habité ce temple depuis trente ou quarante ans, mais tous m'ont donné l'assurance solennelle qu'il n'y avait jamais eu d'étranger parmi eux. D'autre part, cependant, à Ninghia et dans l'Ala-Chan, on se souvenait parfaitement de la présence de deux Français, vingt-cinq ans auparavant » (*Proced. of R. G. S.*, xviii, 83). A ce sujet, il serait bon de ne pas perdre de vue que, les pères Huc et Gabet étant déguisés en lamas, leur véritable état devait être généralement ignoré.

D'un autre côté, Prjévalski lui-même a, dans le village d'El-Chi-San-Fou, où existe une des missions catholiques romaines en Mongolie, rencontré Samdaï-chiemba, le serviteur de Huc et de Gabet, que se rappellent les lecteurs des *Souvenirs* aussi bien qu'ils ont présents à la mémoire les noms de Sam Weller ou

à d'autres sentiments, puisqu'il ne reproduit pas dans son livre l'expression de ses doutes. A vrai dire, le récit même du colonel Prjévalski suffit merveilleusement à réfuter les suppositions de ce genre. En effet, les descriptions de l'habile prêtre français et du soldat russe, autant du moins qu'ils ont suivi les mêmes chemins, ont une concordance admirable. Néanmoins elles diffèrent en quelque chose. Les descriptions faites par Prjévalski sont des photographies, réelles dans leur exactitude, mais montrant peu d'art quant aux effets de lumière ou au choix du point de vue ; celles de Huc au contraire sont l'œuvre d'un artiste, d'un artiste qui peut trop viser à l'effet, mais qui n'en peint pas moins d'après nature. Huc est un véritable artiste. Si peu scientifique que soit son œuvre, je n'en ai que plus apprécié tous les charmes après avoir lu les récits de Prjévalski, et cela se comprend, parce que, en mettant à part la bravacherie vraisemblablement imaginaire de la conduite du missionnaire à l'égard des fonctionnaires chinois, je demeurais convaincu, après la lecture du voyage du colonel Prjévalski, que les tableaux de M. Huc, en dépit de leurs agréments, ont leur fidélité. Il est vrai que les générations qui se sont formées depuis 1851 ont eu tant de choses à lire qu'elles ont bien pu manquer de temps pour parcourir son livre ; mais enfin quel est celui qui a pu, après l'avoir lue, oublier l'inimitable description des yaks de la caravane chancelant sous le poids des glaçons qui pendent aux longs poils de leurs flancs, après avoir passé les eaux glaciales du Boukhaïn-

de Sancho Pança. « C'est, dit-il, un métis de Mongol et de Tangoute, âgé de cinquante-cinq ans et qui jouit d'une excellente santé. Il nous a raconté plusieurs de ses aventures et décrit les différents endroits que traverse la route. » Ce passage ne donne aucunement à entendre que les récits de Samdadchiemba ne fussent pas d'accord avec ceux de Huc. Nous ajouterons que M. Ney Elias a également connu Samdadchiemba. — V. notre page 80.

XVIII OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Gol ¹, ou celle d'une bande de yaks sauvages qui, voulant traverser à la nage les eaux du puissant Yang-Tseu-Kiang vers leurs sources, avaient été saisis par la glace et y étaient restés pris et gelés, tout le troupeau ²?

Voici le résumé des inexactitudes dont les récits de l'abbé Huc sont accusés par Prjévalski :

1° Le missionnaire a décrit le passage à gué du Bouk-haïn-Gol, affluent du Koukou-Nor, du côté de l'ouest, comme offrant beaucoup de difficultés, parce que la rivière y est divisée en douze bras ; cependant elle n'a qu'un seul lit à l'endroit que traverse la route de Lhassa et ce lit n'a pas plus de trente-deux mètres de large sur soixante centimètres à peine de profondeur (V. notre page 230 et Huc, t. II, p. 200) ;

2° Il a entièrement omis d'indiquer la haute chaîne située au sud du Koukou-Nor ;

3° Il a dépeint le Dzaïdam comme un steppe aride, tan-

1. M. Yule écrit *Pouhain-Gol* ; mais on comprendra aisément que nous avons dû adopter ici pour tous les noms de lieu l'orthographe de M. Prjévalski. Voici le passage auquel fait allusion M. Yule : « Les bœufs à longs poils étaient des véritables caricatures ; impossible de se figurer rien de plus drôle ; ils marchaient les jambes écartées et portaient péniblement un énorme système de stalactites qui leur pendaient sous le ventre jusqu'à terre. Ces pauvres bêtes étaient si informes et tellement recouvertes de glaçons qu'il semblaît qu'on les eût mis confire dans du sucre candi. » (T. II, p. 201).

2. « Au moment où nous passâmes le Mouroui Onssou sur la glace, un spectacle assez bizarre s'offrit à nos yeux. Déjà nous avions remarqué de loin, pendant que nous étions au campement, des objets informes et noirâtres, rangés en file en travers de ce grand fleuve. Nous avions beau nous rapprocher de ces îlots fantastiques, leur forme ne se dessinait pas d'une manière plus nette et plus claire. Ce fut seulement quand nous fûmes tout près, que nous pûmes reconnaître plus de trente bœufs sauvages incrustés dans la glace. Ils avaient voulu, sans doute, traverser le fleuve à la nage, au moment de la concrétion des eaux, et ils s'étaient trouvés pris par les glaçons, sans avoir la force de s'en débarrasser et de continuer leur route. Leur belle tête, surmontée de grandes cornes, était encore à découvert ; mais le reste du corps était pris dans la glace, qui était si transparente qu'on pouvait facilement distinguer la position de ces imprudentes bêtes ; on eût dit qu'elles étaient encore à nager. Les aigles et les corbeaux leur avaient arraché les yeux. » (T. II, p. 219).

dis que ce pays est mouillé par un marais salé et que de grands roseaux le couvrent ;

4° Il a omis de mentionner la rivière Dzaïdam, bien qu'elle soit vingt-deux fois aussi large que le Boukhaïn-Gol ;

5° Ce qu'il dit des gaz à la traversée du Bourkhan-Boudha est fort douteux suivant le colonel Prjévalski ;

6° Il a représenté la chaîne de Chouga comme très escarpée, tandis qu'elle a des versants faibles et propres à recevoir les rails d'un chemin de fer ;

7° La chaîne de Baïan-Khara-Oula, sur laquelle Huc « fait des récits merveilleux », n'est qu'une série d'élévations peu sensibles, dont la hauteur ne dépasse point trois cents mètres au-dessus des plaines qui s'étendent au nord, et qui n'ont de raideur que du côté du Mour-Oussou. « Il n'y a point de passage (probablement de col à traverser) et la route suit un affluent du Mour-Oussou. »

8° Il ne parle de franchir le Mour-Oussou (c'est-à-dire le Yang-Tseu-Kiang supérieur) qu'après le passage de la Baïan-Khara-Oula ; cependant la route de Lhassa longe les rives du Mour-Oussou jusqu'aux sources de ce fleuve dans le massif des Tan-La, sur une distance d'environ trois cent vingt kilomètres¹.

Eh bien ! les numéros 4 et 6 sont des erreurs du colonel Prjévalski, ainsi que l'avait déjà signalé M. Ney Elias. En fait, Huc a nommé la rivière Dzaïdam, et il ne représente pas la chaîne de Chouga comme très escarpée. « Le mont Chuga, dit-il, était peu escarpé du côté que nous

1. Les allégations ci-dessus se rapportent probablement, pour les n° 2, 3 et 4 à la note qui termine la page 238 de cette édition ; pour les n° 5 et 6, à notre page 246 ; le n° 7, à la page 282, et le n° 8, à la page 285. Mais il est facile de remarquer qu'on ne les y retrouve pas toujours sans des modifications qui n'ont pas d'ailleurs beaucoup d'importance. (*Trad.*)

gravissions. » (T. II, p. 213.) La difficulté de la traversée fut causée par un vent violent et glacial, et par des couches épaisses de neige, où il fallut poser péniblement la tente et creuser pour trouver de l'*argal* afin de faire le feu.

Quant au n° 7, j'ai eu beau chercher; je n'ai pas vu qu'à ce sujet Huc ait conté des choses merveilleuses. Il y parle, sans doute, des frayeurs qu'inspiraient les avalanches, par quoi il entend probablement les dangers que pouvaient faire redouter les neiges amassées. Lors de son passage, effectivement, les neiges étaient profondes et, dans des circonstances semblables, on conçoit aisément que le *thalweg* d'un ravin ne lui ait pas paru un chemin plein de sécurité.

Dans le n° 8, je ne vois rien qui montre l'impossibilité pour Huc de suivre la grande rivière après l'avoir traversée. D'ailleurs, suivant son compatriote Palladius, Prjévalski n'a pas eu tout à fait raison d'affirmer que la route en question suit le Mour-Oussou jusqu'à sa source, et, après tout, du point où on le passe, il n'y a pas qu'une route qui mène à Lhassa, il y en a trois ¹.

Pour les n° 1 et 2, on trouve fort probable que le P. Huc ait fait sa rédaction de mémoire en la fondant sur des notes prises au jour le jour; or peu des personnes qui ont l'expérience d'un pareil travail nieront qu'il y est trop aisé d'attribuer par le souvenir les caractères d'un objet à un autre. Pourquoi ce cas ne serait-il pas celui du missionnaire confondant le Boukhain-Gol avec la rivière Dzaïdâm? D'ailleurs, qui pourrait affirmer qu'il n'existe pas là de routes plus ou moins divergentes l'une de l'autre, ou plus ou moins parallèles, qui soient adoptées sui-

1. Je prends ces renseignements dans un itinéraire de la Chine publié en russe par le père Palladius, et obligeamment traduit à mon usage par M. Morgan.

vant les circonstances¹? En un mot, les critiques du colonel Prjévalski ont l'air de trop se rapprocher de celles d'un compatriote de l'abbé Huc, qui disait : « Je ne crois pas aux tigres, moi, parce que je n'en ai pas vu. »

Quant aux gaz du n° 5, qu'on rencontre suivant Huc en traversant le Bourkhan-Bouddha, cette opinion est trop absurde pour qu'on puisse y fonder une accusation de mauvaise foi, c'est tout simplement une preuve qu'avec tout son mérite Huc ignorait la physique. Le passage, à ce point de vue, est trop curieux pour que nous ne le répitions pas ici : « Au pied de la chaîne, dit-il, la caravane s'arrêta un instant, comme pour consulter ses forces ; on mesurait de l'œil les sentiers abruptes et escarpés de cette haute montagne ; on se montrait avec anxiété un gaz subtil et léger, qu'on nommait vapeur pestilentielle, et tout le monde paraissait abattu et découragé. Après avoir pris les mesures hygiéniques enseignées par la tradition, et qui consistent à croquer deux ou trois gousses d'ail, on commence enfin à grimper sur les flancs de la montagne. Bientôt les chevaux se refusent à porter leurs cavaliers et chacun avance à pied et à petits pas ; insensiblement tous les visages blémissent, on sent le cœur s'affadir, et les jambes ne peuvent plus fonctionner ; on se couche par terre, puis on se relève pour faire encore quelques pas ; on se couche de nouveau, et c'est de cette façon déplorable qu'on gravit ce fameux Bourhan-Bota. » (2^e éd., t. II, p. 210).

Toute cette description des effets que peut produire la raréfaction de l'air sur une personne qui se livre à un exercice physique est vigoureuse. L'expression les *vapeurs*

1. Après avoir quitté les rives du Koukou-Nor, Huc a marché durant six journées vers l'ouest, en n'inclinant que fort peu au sud, avant d'atteindre le Boukhaïn-Gol ; cela indique qu'il a passé à un endroit autre que celui qu'a franchi le colonel Prjévalski, « tout près du lac. »

XXII OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

pestilentielle est la traduction du mot *bich-ka-awa*, « air de poison », par lequel on désigne du côté de l'Inde les effets de la diminution considérable de la pression atmosphérique. Les gousses d'ail elles-mêmes que mentionne Huc sont l'antidote dont se servaient les anciens Asiatiques dans les circonstances indiquées. Benedict Goës, dans sa description du passage du Pâmir, parle de l'usage de l'ail, du poireau et des fruits secs comme « d'un antidote contre le froid », qui était tel que les animaux pouvaient à peine respirer. Faiz Bakhch et le Mirza mentionnent tous deux l'usage des fruits secs, et M. Matthew Arnold, dans son poème de *Sohrab and Rustum*, parle, sur l'autorité d'Alex. Burnes, de « pèlerins venant de Caboul et qui, en passant le Caucase indien, réussissent à peine à humecter leurs gorges enflammées en avalant des mûres sucrées. »

Sans doute, Huc ne sait pas ce qu'il dit lorsqu'il indique sur ces hauteurs « la présence du gaz acide carbonique qui est, comme chacun sait, plus pesant que l'air atmosphérique » et qui s'oppose à ce qu'un feu s'allume. Marco Polo mentionne aussi le dernier de ces faits; mais, vu qu'il n'est pas de l'époque scientifique, c'est en l'attribuant à la grandeur du froid¹.

Dans un itinéraire chinois à travers le Tangoute et le Thibet, que j'ai déjà cité, je trouve l'explication de l'étrange façon dont M. Huc s'est exprimé. Pour un grand

1. Un autre antidote, qu'on employait au moyen âge contre les effets de la diminution de la pression atmosphérique à de grandes hauteurs, paraît avoir été d'appliquer une éponge mouillée sur la bouche. Sir John Mandeville en parle au sujet du mont Athos; ainsi qu'un de ses contemporains, Jean de Marignolli, à l'occasion d'une haute montagne de *Saba*, ce qui signifie probablement *Java*. La justesse de ses expressions est remarquable : « A partir du milieu de la montagne jusqu'au sommet, écrit-il, l'air est, dit-on, si rare et si pur qu'on ne peut pas, ou du moins que bien peu de personnes peuvent le surmonter, si ce n'est en tenant sur la bouche une éponge imbibée d'eau. » Les docteurs Henderson et Bellew, en traversant le haut plateau de Kachgar, ont employé avec succès pour adoucir leurs souffrances le chlorate de potasse.

nombre de stations sur les deux rives du Mour-Oussou, ou Yang-Tseu-Kiang supérieur, on avertit qu'il existe au campement des « vapeurs nuisibles ». Huc n'a sans doute fait qu'accepter et qu'embellir l'expression de ses compagnons de route.

Le D^r Bellew, dans son livre nouveau *Kashmir and Kashgar*, nous fournit un exemple plus amusant de ce préjugé. Il avait donné du chlorate de potasse à un Afghan de sa suite : « Oui, lui dit cet homme ; je le prendrai et, « s'il plaît à Dieu, cela me guérira ; mais ce *dam* est un « air empoisonné qui sort partout du sol. Que vous fassiez « dix pas, il vous rend malade, et que vous enfoncez un « piquet pour attacher votre cheval, il s'élance du trou « que vous avez fait et vous jette privé de sens sous les sa- « bots de l'animal. »

En somme, quelque mérite qu'ait eu l'abbé Huc pour faire des descriptions pittoresques, il n'avait aucune instruction scientifique et même il était dénué de ce sens géographique qui permet à un voyageur, même hors d'état d'employer des instruments pour faire des observations, de contribuer d'une façon importante aux progrès des connaissances géographiques.

Durant les vingt dernières années, l'Asie centrale a subi, par suite des événements politiques, de profondes modifications. Les principaux de ces événements ont été la rébellion, dans le Turkestan oriental et dans la Dzoungarie, des mahométans sujets de la Chine ; les progrès de l'autorité des Russes dans le bassin de l'Ili ; les rapports des Anglais avec les autorités qui venaient de s'établir dans le bassin de Kachgar ; la guerre franco-anglaise avec la Chine, dont les résultats ont été l'établissement des Européens à Pékin et l'abaissement graduel des barrières qui s'opposaient à ce qu'ils pussent explorer les provinces intérieures

de la Chine propre; enfin l'accroissement rapide de la puissance russe dans le Turkestan occidental. Tous ces faits ont tourné au profit de la géographie.

Le premier voyage accompli en partant de l'Inde a été celui de l'infortuné Adolphe Schlagintweit à Kachgar, où il a été sauvagement massacré en 1857.

Durant les douze dernières années, le colonel Montgomerie a mis un zèle infatigable à organiser au moyen de *pundits* bien dressés une série d'expéditions dans la région inconnue. D'abord on atteint Yarkand, ensuite Lhassa; enfin, à l'aide de cette espèce de cheveau-légers scientifiques, on fit une foule de courses géographiques sur le territoire du Thibet. Cependant, malgré leur utilité pour compléter nos cartes ou pour en contrôler l'exactitude, ces acquisitions faites grâce à nos remplaçants ne peuvent pas avoir pour nous la même valeur que celles que nous devons à l'esprit d'audace et de persévérance déployé par des voyageurs européens de la vieille école. Ce n'est pas à dire pourtant que celles-ci aient complètement fait défaut. La Russie, l'Angleterre et même la France et l'Allemagne ont donné leur contingent d'explorateurs contemporains dans la haute Asie. Shaw, Hayward et Johnson ont été les pionniers de l'exploration anglaise dans le Turkestan oriental. Ils ont eu pour imitateurs, dans des entreprises moins périlleuses il est vrai, sir D. Forsyth et ses compagnons; ceux-ci ont traversé à cheval le Pâmîr et ont réussi à réunir, du moins par un lever préliminaire, les limites de nos connaissances à celles des Russes. Les deux audacieuses tentatives de Cooper pour franchir les formidables barrières que l'homme, plus encore que la nature, a élevées entre la Chine et l'Inde, ne rentrent guère dans notre sujet.

Depuis 1865-66, Armand David, prêtre lazariste comme

Huc et Gabet, mais bien plus qu'eux adonné aux sciences naturelles, a fait une suite d'expéditions aventureuses dans les confins orientaux de cette contrée peu connue. L'une d'elles (1866) a été durant dix mois employée à étudier l'histoire naturelle du plateau mongol dans le voisinage et à l'ouest de Gouï-Kouatchen ou Koukou-Khoto. En 1868, il a visité la province de Chetch-Ouan et a pénétré jusqu'aux terres hautes du Thibet, sur la frontière du N.-O., régions indépendantes et jusqu'alors tout à fait ignorées ; de là, il est allé dans la partie orientale du territoire du Koukou-Nor. Dans ce voyage et dans ceux qui le précédaient, il a, dit-il, découvert *quarante* nouvelles espèces de mammifères et *cinquante* ou plus d'oiseaux. Il compte, parmi les premières, deux nouveaux singes, qui ont pour habitat les très froides contrées forestières du pays de montagnes ci-dessus mentionné ; enfin, un nouvel ours blanc. On n'a pas eu jusqu'ici la relation complète des voyages de cet homme aussi plein d'ardeur que de mérite.

Le baron Richthofen, dont les explorations en Chine ont été les plus étendues et à la fois les plus scientifiques de notre époque, n'a parcouru qu'une petite partie du plateau de Mongolie ; mais, doué de remarquables facultés pour apprécier et exprimer en peu de mots les caractères distinctifs de la géographie physique, il a plus éclairé la configuration naturelle des pays qu'il a vus, que n'y avait réussi tout autre voyageur.

M. Ney Elias a aussi d'une façon remarquable les meilleures qualités de l'explorateur et les joint à une modestie bien rare. Il a suivi une nouvelle ligne d'observations longeant la diagonale qui traverse la Mongolie depuis Kalgan jusqu'à la frontière russe de l'Altaï, par Ouliassoutaï et Kobdo. C'est une distance qui dépasse trois mille trois cents kilomètres. Nous devons à M. Ney

Elias beaucoup de renseignements avantageux pour notre travail.

Le D^r Bushell et M. Grosvenor ont aussi franchi la grande muraille à Kalgan et ont visité Dolon-Nor et Changtou, l'emplacement désolé du palais d'été du grand Koublaï.

Nous ne pouvons pas essayer de donner ici même les principaux noms des explorateurs sortis de la Russie ; cependant je me reprocherais de passer sous silence le voyage si bien réussi d'un couple accompli, Alexis et Olga Fedchenko. Ils ont étudié le steppe Alaï, qui de fait reproduit dans le nord les traits généraux du Pâmîr. Ce steppe est séparé de plateaux relativement méridionaux par la puissante chaîne de montagnes à laquelle Fedchenko a donné le nom de Trans-Alaï et qui est le Kisil-Yourt des voyageurs Anglo-indiens. D'ailleurs, parmi toutes les incursions faites de notre temps dans les limites de ce que nous avons appelé l'*inconnu*, celles du lieutenant-colonel Prjévalski ont été, sans nul doute, les plus étendues, les plus hardies et les plus persévérantes.

Elles ont eu pour théâtre le plateau mongolien, dont nous avons souvent parlé, et la région qui s'élève si fort au-dessus de lui, celle des plaines établies en terrasses et des hauts déserts du Thibet septentrional. Cette région se déploie à un niveau qui atteint celui des cimes dominant l'Oberland bernois, et les chaînes qui servent de contreforts aux degrés de cette immense montée s'élancent à une bien plus grande hauteur.

Le capitaine (aujourd'hui lieutenant-colonel) Prjévalski s'était déjà fait connaître pour un observateur habile, lorsqu'il fut, en 1870, chargé, par la Société impériale de Géographie de Saint-Pétersbourg, de conduire, avec l'autorisation du ministère de la guerre, une expédition dans la Mongolie méridionale. Il sortit, avec son compagnon,

le 29 novembre 1870, de Kiakta pour se rendre à Pékin, où tous deux ils passèrent l'hiver.

L'époque se montrait véritablement peu propice à l'entreprise projetée. Les mahométans étaient en armes dans le nord-ouest de la Chine et tous les pays avoisinants se trouvaient en feu. Si-Ngan-Fou, jadis capitale fameuse de la Chine et à présent capitale du Chen-Si, venait d'être investie au printemps de 1870. L'invasion de la province de Chan-Si, et même de celle de Pé-Tchéli, n'avait été empêchée que par une défaite qu'avaient subie fort à temps les révoltés, à Toug-Kouan, position signalée à toutes les époques dans les annales chinoises comme étant la clé des opérations militaires les plus importantes; elle est sur le grand coude dessiné au sud-ouest par le Hoang-Ho ou rivière Jaune. Vers le milieu de l'été, la forte ville de Kou-kou-Khoto, devenue place de frontière au nord de la grande muraille, était complètement bloquée du côté de la Mongolie; même des partisans venaient souvent piller jusque dans ses faubourgs. En octobre, Ouliassoutaï avait vu brûler ses quartiers hors des remparts et les Chinois avaient pour Ourga une peur telle qu'ils avaient autorisé les Russes à défendre cette ville en y mettant garnison.

Ce ne sont pas là les raisons que Prjévalski, au moins dans ce livre, donne pour expliquer le retard de son expédition; au contraire, il semble plutôt faire entendre que ce retard entraînait dans son programme. Les circonstances exposées ci-dessus sont empruntées à un mémoire de M. Ney Élias, qui alors se trouvait dans la Chine septentrionale¹.

Il est de fait cependant que l'état des choses ne permettait pas alors l'exécution du voyage projeté. Le colonel

1. *Proced. of the R. Geog. Soc.*, vol. XVIII, p. 76.

XXVIII OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Prjévalski employa cet intervalle de temps à faire une tournée préliminaire jusqu'à la ville laborieuse de Dolon-Nor et au lac salé de Dalaï-Nor, dans la Mongolie orientale. Revenu à Kalgan, il réorganisa sa petite caravane et, le 15 mai, il remontait le plateau mongol et se dirigeait à l'ouest en longeant le rebord méridional du plateau, et traversant le pays du Tumet¹, jusqu'à l'extrémité occidentale des monts In-Chan, sur la rive septentrionale du Hoang-Ho. De là il descendit à Baoutou et traversa les tristes plaines de l'Ordoss.

Ensuite on se dirigea vers l'ouest pendant plus de quatre cent cinquante kilomètres, parallèlement au côté méridional de la rivière, dans l'espace où elle dessine son grand coude septentrional, si connu de toutes les personnes qui ont besoin de consulter les cartes de la Chine. Celles qu'on a faites jusqu'ici représentent le Hoang-Ho avec plusieurs bras, dont le principal est le plus au nord. Ce bras existe bien encore, mais le fleuve aujourd'hui coule dans le plus méridional de ses lits, à une cinquantaine de kilomètres plus au sud que jadis.

A Din-Khou (ville qui porte sur les anciennes cartes le nom mongol de Tchagan-Soubar-Khan), les voyageurs passèrent sur la rive gauche du Hoang-Ho et se trouvèrent dans la province d'Ala-Chan. Le récit de Prjévalski est le premier qui nous ait fourni quelques renseignements exacts sur cette contrée. Elle fait partie du *Tangoute* de Marco Polo et, suivant toute vraisemblance, une portion au moins de l'Ala-Chan est le district qu'il appelle *Egrigaia* et dont la capitale était *Caluchan*.

Au bout de douze journées de route, nos voyageurs entrèrent à Din-Iouan-In, la ville nommée sur nos cartes

1. Les Chinois prononcent Tumet ou Timet et non Toumet.

Ouei-Tching-Pou. C'est la capitale actuelle de l'Ala-Chan. Ils y furent bien reçus par le prince et par sa famille, qui se sont fait la plus grande idée du pouvoir du khan blanc, c'est-à-dire du tzar. Suivant le colonel Prjévalski ce fut la seule fois qu'ils eurent un accueil si hospitalier; et en effet il n'en rappelle guère de semblable.

En sortant de Din-Iouan-In, il se dirigea vers les montagnes de l'Ala-Chan, qui s'élèvent abruptement du sein de la vallée de la rivière Jaune et dont le plus haut sommet qu'il ait visité monte à 10,650 pieds (3246 mètr.) d'altitude.

Ces montagnes boisées fournirent au voyageur un ample butin de gibier et d'observations zoologiques; mais, lorsqu'il rentra dans la capitale de l'Ala-Chan, il reconnut que ses ressources pécuniaires étaient épuisées et qu'il était obligé de reprendre le chemin de Pékin; ce qu'il fit, en suivant toujours la rive gauche du fleuve, son lit abandonné, et, je n'en fais aucun doute, absolument la même route que celle qu'avait prise Marco Polo dans son premier voyage à la cour du grand khan.

Mettant à profit l'expérience que lui avait procurée cette première partie du voyage, Prjévalski employa deux mois à Pékin à se préparer à une nouvelle expédition et à acquérir, dans l'observatoire russe, quelque habitude de l'astronomie pratique; puis il partit pour la troisième fois de Kalgan en mars 1872.

Il arrivait de nouveau à Din-Iouan-In le 26 mai, y trouvait l'occasion de se joindre à une caravane chinoise avec laquelle il se rendit en traversant le Han-Sou au monastère de lamas situé à Tcheïbsen, à une soixantaine de kilomètres au nord de Si-Ning. Ce fut une marche d'un mois. Ensuite les Russes allèrent chercher une collection d'histoire naturelle dans les monts qui longent la Tétoung-Gol. Ils y

XXX OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

firent une récolte abondante qui leur procura quarante-six nouvelles espèces d'oiseaux, dix de mammifères et quatre cent trente et une plantes ; enfin ils y eurent l'occasion d'étudier, sur nature et probablement pour la première fois des temps modernes, la célèbre rhubarbe dans son pays originel. Ils en envoyèrent une certaine quantité de semences en Russie, avec le dessein d'y faire essayer l'acclimatation de la plante.

Dès cette époque, Prjévalski avait acquis la certitude qu'il n'aurait pas les moyens de pousser son expédition jusqu'à Lhassa et s'était, malgré le chagrin qu'il en éprouvait, résolu à y renoncer ; mais, en même temps, à s'avancer aussi loin qu'il le pourrait et, notamment, à explorer le bassin du grand Koukou-Nor et la partie du Dzaïdam qui s'étend au sud-ouest de ce lac.

Les insurgés mahométans appelés Doungans occupaient alors Si-Ning, Tétoung et Sou-Tchéou ; les impériaux étaient à Gan-Tchéou, à Lan-Tchéou et dans plusieurs villes. Des partis de pillards sillonnaient continuellement le pays intermédiaire et poussaient leurs dévastations jusque sous le nez des troupes chinoises.

Néanmoins les Doungans se gardèrent d'avoir affaire aux Russes par suite de la réputation que leur avaient valu leur adresse et la bonté de leurs armes. Le 23 septembre, les voyageurs portaient de Tcheïbsen pour le Koukou-Nor en traversant tout droit la région que fréquentaient les rebelles. Chemin faisant, ils en rencontrèrent une grande bande ; mais les Russes, par la fermeté de leur attitude et malgré leur petit nombre, mirent en fuite ces brigands qui tournèrent bride et s'enfuirent honteusement. Le 14 octobre enfin, ils parvinrent dans le bassin du Koukou-Nor et dressèrent leur tente sur les rives du lac, à trois mille cinquante mètres d'altitude. Ici le steppe est fertile et bien

fourni de population et de bétail. La population se compose de Mongols et de Tangoutes ¹.

Lorsque Prjévaslki se fut procuré des chameaux dont il avait besoin, il ne lui resta plus que mille francs en poche ; mais il résolut d'aller en avant, bien certain que la chasse suffirait à le nourrir.

En quittant le bassin du lac, il eut à franchir une haute chaîne de montagnes ; après quoi, l'expédition entra dans le Dzaïdam qui est dépeint comme un vaste marais salé, couvert de roseaux et ayant tout l'air d'avoir été assez récemment le fond d'un grand lac. Cette contrée marécageuse s'étendrait, suivant les Chinois, à l'ouest et au nord jusqu'au lac Lob. Prjévaslki, en ses diverses qualités de voyageur,

1. Voici quelques observations sur les Tangoutes. Leur pays formait au moyen-âge un royaume qui était bien connu sous le nom de Tangoute et répondait à peu près au Han-Sou de nos jours. D'ailleurs, sous les empereurs Mongols (1260-1368), Han-Sou était le nom officiel que les Chinois donnaient au pays appelé Tangoute par les Mongols et les Asiatiques occidentaux. Cependant au moyen-âge, on le désignait encore par le mot *Ho-Si* « pays à l'ouest de la rivière Jaune » et, dans un dictionnaire persan-chinois, fait vers 1,400 après J.-C., *Tangoute* est rendu par *Ho-Si*. La masse de la population avait le sang thibétain ; la capitale était Ning-Hia sur la rivière Jaune. Tchinghiz-Khan, après avoir fait plusieurs incursions dans le pays, finit par y mourir. Le nom de Tangoute est, on le voit, usité encore de nos jours chez les Mongols, mais il a l'air d'être souvent donné au Thibet tout entier. Il y a là quelque chose qui a besoin d'être éclairci. Les Tangoutes de Prjévaslki sont les Thibétains orientaux, que les Chinois appellent Si-Fan, ou Barbares occidentaux. Ils habitent le bassin du Koukou-Nor et longent à l'ouest les limites du Szu-Tchouen.

Les relations chinoises sur les Etats de la frontière partagent les Si-Fan en noirs et en jaunes. Les premiers sont sans doute les Kara-Tangoutes de Prjévaslki, auxquels leur coutume d'employer des tentes faites d'une étoffe tissée avec les poils noirs du Yak a valu ce nom. Les autres, dit-on, sont toujours gouvernés par un prince qui devient prêtre et porte la robe jaune. Je crois donc que les Chinois désignent souvent par le mot Si-Fan toute la population du Thibet, et je soupçonne que les Si-Fan jaunes sont tout simplement les Thibétains du Thibet, reconnaissant pour chef le grand lama, tandis que les noirs sont les nomades du Tangoute.

Il n'est pas contestable que le vocabulaire donné par Prjévaslki (p. 202 et suiv.) appartient à la langue thibétaine ; et cela est parfaitement conforme à ce que contiennent les papiers chinois traduits par Grosier (*Desc. gén. de la Chine*, 1785, in-4°, p. 150 et s.) : « Le langage qu'on parle au Thibet est presque le même que celui des gens appelés Si-Fan et ne s'en distingue que par quelques particularités de prononciation ou par des différences des sens donnés à certains mots. »

de zoologue et de chasseur, fut alors très vivement tenté de faire une pointe vers l'ouest, à la recherche des chameaux sauvages.

Le sujet ne manque pas d'intérêt. Dernièrement encore, comme on l'avait fait avant lui, un savant célèbre, qui est aussi une des autorités les plus compétentes sur la géographie de l'Asie, a nié absolument l'existence des chameaux sauvages. Il devient donc peut-être utile de rappeler que l'opinion contraire n'est pas uniquement fondée sur les vagues rumeurs recueillies par Prjévalski. Les autres indices ne manquent point et, bien que, pris séparément, aucun d'eux ne soit fort concluant, leur ensemble néanmoins constitue un témoignage qui ne me paraît pas des moins solides.

Voici les *memoranda* que j'ai recueillis à ce sujet et je ne doute point qu'il n'y en ait d'autres :

I. L'ambassade que le chah Roukhi, vers 1420, envoyait en Chine rencontra à mi-chemin, dans le grand désert, à peu près entre Komoul (Khamil?) et Ché-Tchéou (Chi-Tchoua? Ha-Tchéou?) un chameau sauvage¹. — II. La géographie persane intitulée *Haft Iklîm* « les sept climats », en parlant du désert de Lob, dit : « Il contient des chameaux sauvages que l'on chasse comme des fauves². » — III. Duhalde³ écrit, d'après des autorités chinoises : « On trouve, dans les pays limitrophes du nord de la Chine, des chameaux domestiques et des chameaux sauvages ;.... mais ces derniers ne se rencontrent plus guère que dans la région située au nord-ouest de la Chine ». — IV. Dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, ix. 623., je vois sir Proby Cautley citer Pallas pour prouver, suivant

1. *Cathay and the Way Thither*, I, cc.

2. *Notices et Extraits*, etc., XIV, part. I, p. 414.

3. Edition in-folio anglaise, II, 225.

un témoignage tartare, qu'on trouve le chameau sauvage au centre de l'Asie; cela serait, dans l'opinion de Cuvier, le résultat de la coutume bouddhiste de donner la liberté aux animaux domestiques: le fait est qu'il pourraient en être de ces chameaux comme vivent des chevaux sauvages qui aujourd'hui dans l'Amérique du sud et dans la Queensland. Cependant, il faut se rappeler qu'on mentionnait déjà l'existence des chameaux sauvages il y a quatre cent cinquante ans.—V. 'Izzat Oullah, qui voyageait comme *poundit* à la suite de Moorcroft, assure qu'on prétend que le Khotan abonde en ânes sauvages, en chameaux sauvages, en bétail et en chevrotains¹. —VI. M. R. Shaw, dans son livre intitulé *High Tartary*, dit: « Le Youzbachi affirme que les antilopes à cornes en forme de lyre vont en grandes bandes, comme les chameaux sauvages (?), dans le grand désert du côté de l'Orient » (p. 168). —VII. Sir Douglas Forsyth, dans une lettre qu'il m'a envoyée de Chahidoulah, sur sa dernière mission à Kachgar, m'écrivait que l'officier qui y est venu à leur rencontre avait chassé le chameau sauvage dans le désert de Tourfan et que cet animal sauvage était beaucoup plus petit que le domestique. —VIII. Le même sir Douglas, dans son *Rapport sur la mission de 1873 à Yarkand*, p. 53, donne des détails plus circonstanciés et qui sans doute lui ont été fournis par un autre Asiatique: « Parmi les animaux sauvages du Lob, il y a le chameau sauvage.... J'en ai vu un qu'on avait tué.... C'est un petit animal, un peu plus gros qu'un cheval et ayant deux bosses. Il ressemble peu au chameau domestique; ses membres sont très grêles et, en somme, il est faiblement bâti. J'en ai vu au désert; ils étaient mêlés aux troupeaux de chevaux sauvages (peut-être onagres).

1. *Journ. of the R. asiat. Society*, VII, 319.

XXXIV OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Ils n'ont pas de timidité et la vue de l'homme ne les fait pas fuir. Ils ne font rien, à moins qu'on ne les attaque. Dans ce cas, ou ils prennent la fuite ou ils se jettent sur le chasseur. Alors ils sont très féroces et leur action est rapide comme une flèche lancée par l'arc ; ils tuent par des morsures, par des ruades, comme celles de la vache, ou en vous foulant aux pieds. On les chasse pour avoir leur laine, dont la valeur est très estimée et qu'on vend aux marchands de Tourfan.» — IX. M. Ney Elias a aussi recueilli, de voyageurs chinois intelligents et de Mongols, des renseignements nombreux et probants sur l'existence des chameaux sauvages au nord du Thian-Chan. « Parmi les premiers, beaucoup m'ont affirmé avoir vu ces animaux entre Kobdo et Ili, entre Ouliassoutaï et Koutchen. Je leur ai demandé s'ils étaient réellement sauvages ou s'ils l'étaient devenus après avoir été apprivoisés ; ils m'ont toujours répondu en affirmant que jamais ces animaux n'avaient été apprivoisés... En outre, les chameaux sauvages m'ont toujours été dépeints comme étant plus petits et d'une teinte beaucoup plus foncée que les chameaux domestiques¹. » — X. Le D^r Bellew dit : « Les déserts à l'est de ce territoire et dans le voisinage du Lob-Nor..... sont l'habitat du chameau sauvage. De nos jours on l'y chasse ainsi qu'on le faisait jadis. On le dépeint comme une bête très vicieuse et très rapide, de taille petite, mais un peu plus grande que celle d'un grand cheval. Un berger kirghiz, qui avait passé quelques années à Lob, m'affirmait qu'il en avait souvent vu paître, que souvent il avait pris part à des expéditions de chasse afin de se procurer leur laine, qui est fort estimée pour la confection d'une espèce supérieure de camelot². » — XI. Un Russe, le père

1. *Proc. R. Geog. Soc.*, XVIII, 80.

2. *Kashmir and Kashgar*, p. 318.

Hyacinthe, dans ses *Mémoires sur la Mongolie*, en parlant du milieu de ce pays, écrit qu'on y a trouvé des chameaux sauvages, ainsi que des mulets, des ânes, des chevaux et des chèvres sauvages, principalement dans les steppes les plus occidentaux¹. — XII. Le capitaine Valikhanoff dit que les livres chinois parlent très souvent de chasses au chameau sauvage ; elles formaient une des grandes récréations des chefs qu'avaient jadis les cités du Turkestan oriental ; mais il n'avait pu se procurer aucun renseignement sur cet animal². — XIII. Ritter, au sujet des anciens Turcs du Gobi, écrit (II, 241) : « Ils forçaient leurs prisonniers de guerre, comme les Germains le faisaient des Romains captifs, à conduire leurs troupeaux. Leurs richesses consistaient en moutons, bœufs, ânes, chevaux et chameaux. Ces derniers ont existé dans ces régions *depuis les temps les plus reculés à l'état sauvage* ; ainsi on peut croire qu'elles sont leur habitat originel et que ce sont les Turcs nomades qui, selon toute probabilité, auront domestiqué les premiers chameaux. » J'ignore sur quelle autorité Ritter fonde l'opinion exprimée dans les mots que j'ai soulignés ; peut-être exprime-t-il uniquement sa façon de voir ; mais on trouvera sur ce sujet d'autres témoignages qu'il cite au tome III, p. 341 et suiv.

Nous nous sommes ainsi laissé entraîner à cette digression à la recherche des chameaux sauvages que s'était refusée Prjévalski, pour se rendre au désert élevé, dénué d'habitants, qui existe dans le Thibet septentrional. En latitude, ce désert se développe sur une étendue d'environ huit cents kilomètres ; en altitude, il monte de quatre mille trois cents à quatre mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là que Prjévalski a rencon-

1. *Denkwürdigkeiten über die Mongolei*, p. 110.

2. *Russians in central Asiaty*, p. 141.

tré le cours supérieur du grand fleuve Yang-Tseu-Kiang, appelé par les Mongols Mour-Oussou ou l'Eau qui serpente. Dans cette contrée, que l'homme n'habite point, abondent les animaux sauvages : loups, argalis, antilopes et surtout yaks, s'y comptent par milliers ou même, suivant notre voyageur, par millions. Si le fait est vrai, il semble étonnant. Comment une telle foule de bêtes peut-elle trouver de quoi se nourrir dans des pâturages si rares et si maigres ? Le yak à lui seul forme une masse énorme, qui pèse six cent quatre-vingt-trois kilos et mesure un mètre quatre-vingt-deux centimètres de hauteur, à la bosse, et trois mètres trente-cinq centimètres de longueur, sans la queue.

L'expédition put donc, avec ses fusils, se procurer en abondance la nourriture animale, qui n'avait pour supplément que des plats d'orge et du thé en briques. Malheureusement les voyageurs avaient leurs chameaux éreintés, leurs bourses épuisées, et c'est ainsi que, se trouvant à une distance de moins d'un mois de la ville de Lhassa, ils furent contraints de ne pas y aller. Pour les mêmes motifs, ils durent renoncer à se rendre au mystérieux Lob-Nor, bien que les routes fussent ouvertes et qu'on pût se procurer un guide ¹.

Rebroussant donc chemin sur les plaines du Dzaïdam et du Koukou-Nor, ils employèrent encore plusieurs semaines du printemps au développement de leurs collections zoologiques dans l'humide contrée des montagnes du Han-Sou ; puis, après beaucoup de peines et de souffrances endurées au passage du désert de l'Ala-Chan, ils rentrèrent dans Din-Iouan-In, où enfin ils purent remplir

1. La vraie position de ce lac et ses traits caractéristiques restent fort douteux. Voir les observations dans *Marco Polo* (2^e éd. I, 204) et celles de M. Ney Elias dans les *Proceedings of the Royal Geographical Society*, XVIII, 83.

leur bourse, grâce à une somme que le général Vlangali leur avait envoyée de Pékin. Leur air défait et leurs guenilles les avaient mis dans un tel état que les Mongols, à leur arrivée, leur avaient adressé un compliment qui a évidemment semblé à Prjévalski la plus déshonorante des épithètes : « Réellement, ils sont devenus de vrais Mongols ! »

Nos voyageurs envoyèrent leurs chameaux paître pendant trois semaines qu'ils employèrent à des explorations zoologiques dans les montagnes voisines ; puis ils partirent pour retourner à Ourga, en prenant une route que n'avait jamais suivie aucun Européen, à travers l'Ala-Chan et le Gobi.

Ce pénible voyage avait lieu au cœur de l'été, du 26 juillet au 17 septembre. « Ce désert », dit l'auteur (Voir notre page 327) en parlant d'une dépression qu'ils rencontrèrent sur la route et qu'on appelle le Galbin-Gobi (3,200 pieds ou 975 mètres d'altitude), « est si terrible que, comparativement, « ceux du Thibet peuvent être considérés comme une terre « bénie. Là au moins on rencontre souvent de l'eau, et « les vallées des rivières possèdent de bons pâturages. Ici, « rien de tout cela, pas même une seule oasis ; partout « l'absence de la vie, partout le silence absolu, c'est le « pays de la mort dans la pleine acception du mot. » Enfin, après avoir pris une semaine de repos à Ourga, nos voyageurs rentrèrent par Kiakta, le 1^{er} octobre 1873, dans leur pays.

Durant trois années passées dans la haute Asie, ils avaient parcouru près de douze mille kilomètres, dont ils avaient relevé la moitié sur des directions qui n'avaient pas été étudiées jusqu'à eux, en accompagnant leur relèvement de fort nombreuses observations d'altitude, obtenues à l'aide du baromètre anéroïde d'abord, puis au moyen de l'eau bouillante. Dix-huit déterminations de latitude ont servi à vérifier le relèvement ; et un journal météorologique a été tenu durant toute la route. Leur récolte

XXXVIII OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

botanique compte cinq mille spécimens qui représentent plus de cinq cents espèces, parmi lesquelles il y en a un cinquième de nouvelles. Cependant c'est surtout en zoologie, la science spéciale de Prjévalski, que leur butin a été considérable. Il comprenait trente-sept grands mammifères et quatre-vingt-dix plus petits; mille échantillons d'oiseaux se rapportant à trois cents espèces; quatre-vingts spécimens de reptiles et de poissons, et trois mille cinq cents d'insectes. Certes, voilà un voyage qui, par ses acquisitions, par le courage et la persévérance qu'on y a déployés, au milieu de fatigues épuisantes, de privations et de difficultés de tout genre, forme un ensemble dont la Russie a bien le droit d'être fière.

Il y a un défaut que le lecteur ne peut pas s'empêcher de remarquer dans l'organisation de cette entreprise : c'est l'absence non seulement d'une connaissance suffisante, mais même d'une interprétation convenable, des langues usitées dans les pays parcourus. Pendant une grande partie de leur expédition, les voyageurs n'ont pas eu d'interprète à vrai dire, et il faut ajouter, suivant une remarque de M. Ney Élias, qu'ils méconnaissaient en général le caractère des Chinois. Le colonel Prjévalski se laisse aisément aller à porter des jugements sévères, hostiles et méprisants sur le peuple au milieu duquel il se trouvait¹; or, cette hostilité et ce mépris d'un côté, tout en ayant pour conséquence inévitable d'autre part la malveillance, devaient nécessairement être accrus encore par la difficulté de comprendre et d'être compris. Enfin l'absence d'un bon interprète oblige souvent à mettre en doute, sinon à rejeter de suite, le sens que Prjévalski donne aux noms de lieu.

1. Le lecteur qui éprouvera le besoin ou le désir d'avoir une idée de la physionomie et des ressources de la Chine actuelle, aux points de vue du commerce, de la société, de la religion et des forces militaires, pourra trouver quelque satisfaction à lire un article de la *Revue Britannique*, n° d'octobre 1879 (*Trad.*).

Avant de terminer ces observations je crois devoir insister sur quelques points dont l'examen semble mieux placé ici que renvoyé dans des notes à la fin de l'ouvrage.

Une des nouveautés les plus remarquables que cette narration fasse connaître, c'est l'existence d'une région montagneuse douée d'une grande humidité et située dans le Han-Sou, au nord du Hoang-Ho, juste à l'est du Koukou-Nor. D'après le colonel russe, qui la dépeint (ch. ix) comme une chaîne formant un rebord, cette contrée constitue un des traits généraux et caractéristiques du plateau de Mongolie, c'est-à-dire une ceinture de montagnes longeant et formant le bord et le versant du plateau, mais aussi en dépassant d'une hauteur considérable le niveau ordinaire. Après une montée courte et facile du côté du plateau, les voyageurs se trouvèrent, dans cette chaîne, à la distance d'à peine quarante-cinq kilomètres de l'aride désert d'Ala-Chan, sur un sol fertile, qui a des eaux abondantes, des vallées revêtues d'une herbe luxuriante, d'épaisses forêts ombrageant les pentes rapides des montagnes et où la vie animale fourmille dans ses formes variées ¹. Durant le séjour de plusieurs semaines qu'ils y firent, en juin et en juillet, les pluies étaient continuelles et l'humidité pénétrait leurs tentes. Le récit du colonel ne donne pas à cet égard une idée fort nette des faits ; cependant nous y lisons que la chaîne la plus méridionale de ces montagnes, c'est-à-dire celle qui s'élève immédiatement de la plaine de Si-Ning, n'a pas de forêts au moins sur les versants du midi et que sa zone alpine est presque dépourvue de végétation. Ces expressions ont l'air d'indiquer que la région humide, fertile et montueuse, s'élève isolée entre deux contrées arides. Quant aux pays de montagnes

1. Ici le colonel Prjévalski a pu étudier la vraie plante de rhubarbe officinale, dans sa patrie, et il a été, je crois, le premier Européen qui l'y ait vue depuis Marco Polo.

qui sont encore plus au sud, nous ne possédons en fait que des renseignements fort maigres ; mais la courte relation que nous avons de l'excursion faite par le père Armand David dans les hautes terres situées au sud-est du pays du Koukou-Nor, presque sous le même méridien que celles dont nous venons de parler, nous décrit un climat pareil et même plus humide encore. « L'atmosphère, dit-elle ¹, était si chargée d'humidité qu'il suffisait, pour que celle-ci fût précipitée en pluie, que plusieurs hommes se missent à faire ensemble un grand bruit et tirassent des coups de fusil. » Là les montagnes étaient enveloppées d'une humidité perpétuelle qui favorisait la croissance des conifères et des rhododendrons ; on y recueillit jusqu'à seize espèces de ces derniers. Plus loin vers le midi, mais toujours à la même longitude, nous trouvons, dans le rapport fait par M. Cooper sur son voyage de Ching-Tou-Fou au Thibet oriental, la peinture de pluies abondantes, tombées entre juillet et septembre (p. 219, 367 et 395). Ici, nous touchons presque à la vallée de l'Iraouadi et aux chaînes qui bornent le Bengale vers l'est, où les pluies d'été tombent dans une quantité et avec une régularité bien connues. Ainsi ces alpes du Han-Sou, avec leur pluie et leur végétation abondantes, semblent appartenir à la frontière nord-ouest d'une aire considérable où les grosses pluies d'été, qui accompagnent dans l'Inde ce que nous appelons la mousson du sud-ouest, forment une règle contrastant d'une façon très accentuée avec les étés secs et les hivers mouillés de la zone tempérée de l'Europe ².

1. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1871, partie 1, p. 463.

2. On pourrait même dire des rivages occidentaux des deux continents. L'aire sur laquelle agit l'influence de ces moussons d'été, ou des vents de mer apportant l'humidité, paraît embrasser en Asie la Mandchourie, les côtes de la mer d'Okhotsk et le bassin de l'Amour jusqu'au Baikal (Voir un article du Dr Vojeikoff dans les *Petermann's Mittheilungen* pour 1870.)

Un autre sujet auquel le récit de Prjévalski contient de fréquentes allusions et dont nous croyons devoir nous occuper ici, ce sont les caractères du Bouddhisme thibétain, principalement de celui auquel appartiennent les Bouddhas incarnés. Prjévalski n'y fait que des allusions aussi indigestes que décousues. C'est effectivement une matière difficile à digérer et surtout à exposer en peu de mots ; aussi vais-je essayer pour la traiter de m'aider de l'admirable ouvrage de Koeppen.

« Le Lamaïsme, écrit-il, est le *Romanisme* de l'Église bouddhiste. Le développement accompli de la puissance cléricale, en elle-même aussi bien que dans ses rapports avec les laïques, et, ce qui s'y rattache étroitement, l'élévation progressive d'une Église extérieure, visible et souveraine, ainsi que d'un État ecclésiastique ; ces traits, qui constituent les caractères essentiels par lesquels le Romanisme se distingue de l'ancien Christianisme, sont aussi ceux qui distinguent le Lamaïsme de l'ancien Bouddhisme de l'Inde. Chaque fois que ces religions se sont, à d'autres égards, départies des formes anciennes dans la pratique religieuse, la discipline ou le culte, elles ne l'ont fait, l'une et l'autre, que pour arriver à un but déterminé. »

En outre, les ressemblances, qu'on a toujours signalées entre le Lamaïsme et le Catholicisme romain, dépassent tellement les caractères généraux et extérieurs, pénétrèrent dans tant de détails, sont souvent si frappantes et même si grotesques, qu'elles n'ont pas pu être envisagées sans inquiétude, on dirait même sans effroi, par les zélés missionnaires que depuis le moyen âge jusqu'aux temps actuels l'Église romaine a envoyés en Asie. On a même assuré mais, j'ai hâte de dire que je n'ai pas pu vérifier si cette allégation était fondée, que l'abbé Huc lui-même¹, ayant, avec sa

1. Pour les ressemblances qui existent entre l'extérieur de l'Église catholique

netteté habituelle d'expression, signalé quelques-unes de ces ressemblances superficielles, fut fort surpris de trouver, à son retour en Europe, que, pour ce motif, son livre était compris dans l'*Index prohibitorum* d'une injuste congrégation.

Les détails de ressemblance entre ces particularités du catholicisme romain, qui paraissent aux personnes étrangères à ce rite avoir si peu de rapports avec l'esprit du Nouveau Testament, et celles de cet autre système, où, peut-être sous des influences analogues, elles se sont éloignées tellement de la forme primitive de la doctrine de Sākya, mériteraient une étude plus approfondie que celle qu'on en a faite jusqu'ici.

Le Lamaïsme dans ses formes anciennes était une espèce de Bouddhisme corrompu, d'un côté par le Chamanisme des aborigènes, de l'autre par la magie et le mysticisme des Sivaïtes. Il permettait aussi, du moins en certains cas, le mariage des prêtres, dans des limites et sous des conditions variables, ayant de l'affinité avec celles qui appartenaient strictement au caractère du pur brahmane. Par exemple, des membres de la hiérarchie avaient l'autorisation de vivre dans le mariage jusqu'à la naissance d'un héritier; d'autres, jusqu'à ce que le fils en eût un à son tour. Il s'en suivait que les dignités sacrées étaient souvent héréditaires dans le sens littéral.

Au milieu du quatorzième siècle, naquit le grand réformateur du Lamaïsme, Tsongkaba, qui vit le jour dans la province d'Amdo, au lieu que marque aujourd'hui, avec la sainteté qui en résulte, le grand monastère de Gounboun¹. Évidemment ce n'était pas dans le sens de

romaine et le Lamaïsme, on fera bien de revoir l'opinion qu'en exprime l'abbé Huc dans ses *Souvenirs* (2^e éd., t. II, p. 110 et s.) (*Trad.*).

1. Kou-boun, prononcé Kou-boun ou Koun-boun, ce qui signifie « les cent mille images », environ à cinquante ou soixante kilomètres au sud de Si-Ning.

Luther ni de Calvin, mais dans celui de François ou de Dominique¹, que Tsongkaba fut un réformateur ; pourtant nous ne sommes pas en position d'indiquer jusqu'à quel point furent développées ses réformes. On ne peut pas douter néanmoins qu'il n'ait fait de considérables efforts pour ramener le Bouddhisme à ses pratiques originelles. Il y en a une preuve dans celle de ses réformes qui est la plus extérieure et la plus visible, dans la substitution de la robe et du chapeau jaunes à la robe et au chapeau rouges, que les lamas portaient avant lui. On en peut voir une autre dans la mesure plus importante par laquelle il rappela les prêtres à une profession stricte et universelle de célibat. L'ancien Bouddhisme indien en effet, s'il permettait aux personnes mariées de prononcer quelques vœux secondaires en qualité de frères et de sœurs laïcs, ne connaissait pas de véritables membres de l'Église ou des *sramanas* qui fussent mariés. Tsongkaba prohiba aussi énergiquement ou s'efforça d'empêcher parmi les fidèles la pratique de la magie. Les anciens lamas y étaient fort adonnés, ainsi que le montre Marco Polo dans les allusions répétées qu'il fait aux arts diaboliques des sorciers *bakchis de Tebet et de Kechemur*. Il ne paraît pas pourtant que la réforme ait défendu toute la magie, mais seulement ses artifices les plus grossiers, distinguant, d'après l'expression heureuse de Kœppen, la magie noire de la magie blanche ; prohibant les incantations des conjurateurs, les sortilèges formels, tout le ragoût cuisiné par la nécromancie, et même les tours charlatanesques d'expirer du feu, d'avaler des lames d'acier et de faire semblant de se couper un membre ou la tête. C'étaient là et ce sont encore des pratiques favorites à l'usage des lamas rouges.

1. Il s'agit ici de deux saints célèbres du XIII^e siècle : saint François d'Assise (1182-1226) et saint Dominique (1170-1220). (*Trad.*)

XLIV OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

La réforme de Tsongkaba eut une grande influence et a, depuis longtemps, conservé la prédominance quant au nombre et à la puissance.

Sessectateurs, nécessairement, canonisèrent Tsongkaba, qui est d'ordinaire considéré comme une incarnation d'Amitâbha, le Dhyâni Bouddha¹ de la période actuelle du monde, ou quelquefois de Manjousri et de Vajrapâni, les Bodhisatvas ou Bouddhas désignés. On voit son image dans tous les temples de l'Église jaune ; elle est souvent entre celles des deux pontifes actuels de cette Église, le dalaï-lama de Lhassa et le lama panchhan rinbochhi de Téchiloumpo.

Les réformes de Tsongkaba ont conduit à un nouveau développement de la doctrine et de la hiérarchie lamaïques, ou peut-être n'en a-t-il été que le point culminant : je veux dire l'établissement d'une papauté véritable, bien que double ou bicéphale, et le système d'une hérédité, à laquelle il n'y a sans doute rien de pareil sur la terre.

C'est ainsi que, depuis Tsongkaba, il existe deux prélats principaux ou pontifes de l'Église jaune, qui exercent le pouvoir à la fois spirituel et temporel ; deux papes en fait, chacun dans son propre domaine. L'un est à Lhassa, le dalaï-lama, nom mongol sous lequel nous le connaissons surtout et qui signifie « l'océan » ; l'autre, à Téchiloumpo (la colline de la grâce), le digarchi, qu'on appelle en tibétain le panchhan rinbochhi, ou « le très excellent joyau. »

1. Les Dhyâni-Bouddhas (ou Bouddhas de contemplation) appartiennent aux subtilités compliquées du Bouddhisme septentrional. — Le Bouddha humain, qui accomplit son œuvre sur la terre, a une sorte d'image réfléchie dans le ciel, c'est-à-dire un représentant dans le monde des formes ; on l'intitule Dhyâni-Bouddha. Un *Bodhisatva* est celui qui a accompli toutes les conditions pour mériter d'obtenir la dignité de Bouddha et le nirvâna comme conséquence ; mais qui, par charité, continue volontairement à être soumis à la réincarnation pour le bénéfice du genre humain.

On peut les regarder comme égaux tous deux en rang, en sainteté et en dignité spirituelle ; mais, par l'étendue de sa domination, le pontife de Lhassa l'emporte considérablement sur son collègue.

Ces deux princes de l'Église sont en quelque sorte immortels. Lorsque l'un des deux s'évade de son enveloppe corporelle, c'est afin d'en reprendre une autre sous la forme d'un enfant, qui est né pour remplir sa dignité et que des signes miraculeux ont indiqué comme la réincorporation du pontife récemment parti. Telle est la succession surnaturelle de ces saints qui renaissent incessamment et dont le nom mongol est *khoubilghán*.

L'histoire de cette institution est fort obscure. Cependant on peut se rappeler que déjà l'ancienne hiérarchie du chapeau rouge avait, du moins dans quelques-unes de ses sectes, établi le caractère héréditaire des hautes dignités ecclésiastiques. Cette hérédité ne pouvait plus être conservée puisque Tsongkaba fondait l'obligation du célibat ; ainsi le système de succession par une réincarnation imaginaire peut avoir été un plan adroitement combiné afin de maintenir l'union dans la secte du chapeau jaune, qui aurait pu être facilement divisée par les intrigues et les discordes accompagnant une papauté élective, ainsi que cela est fréquemment arrivé à l'Église catholique avant qu'elle ait été contenue par la compression des églises dissidentes. Quoi qu'il en soit, il arriva, plus tôt ou plus tard, qu'non seulement ces deux principaux pontificats, mais encore les dignités de second ou de troisième rang, dans la secte du chapeau jaune, finirent par se transmettre héréditairement de cette façon surnaturelle.

Chacun sait que la transmigration des âmes est une des principales doctrines du Bouddhisme. Parmi les bouddhistes du nord et au bout d'un certain nombre de siècles, il était

né une doctrine, dont l'origine se retrouverait sans doute dans les Avatâras de l'Inde, et qui représentait les Bouddhisatvas, c'est-à-dire les Bouddhas désignés ou virtuels, qui attendent dans un céleste repos le temps où ils seront Bouddhas effectifs, comme pouvant, de temps à autre et volontairement, prendre la forme humaine. De là est parti le Lamaïsme pour faire son troisième pas et compléter sa gradation en inventant la doctrine d'incarnations continues; elle maintient la succession à la plus haute dignité spirituelle qui soit sur la terre.

Les Bouddhas du passé, ces culminations du progrès spirituel, qui ont atteint et accompli leur jour dans la situation suprême, s'évanouissent dans le nirvâna et cessent d'exister individuellement; mais, pour le bien de l'humanité, les Bouddhisatvas peuvent, à plusieurs reprises, se mettre dans un corps sur la terre. Leur incarnation volontaire est bien différente de la renaissance telle que l'entend la métempsychose. Celle-ci est le lot commun des âmes vivantes, tant qu'elles ne sont pas dégagées de toutes les impuretés; au contraire, l'incarnation volontaire est un privilège qui n'appartient qu'aux âmes sans tache et jugées dignes, après l'avoir parcouru, d'être retirées du cycle de la transmigration. En somme, au point de vue bouddhiste, la transmigration est le cours naturel des choses, et la réincarnation en est un surnaturel.

Il n'y a pas de doute que cette doctrine n'ait eu une origine antérieure, mais ce n'est qu'au quinzième siècle qu'elle a pris son développement complet et seulement dans l'Église jaune de Tsongkaba.

Le dalai-lama de Lhassa passe pour l'incarnation du Bouddhisatva Avalokiteçvara, qui est le protecteur spécial du Thibet. Quand au panchhan rinbochhi, on le considère comme le Tsongkaba toujours renaissant et, en con-

séquence finale, comme le Dhyâni Bouddha Amitâbha. Il s'en suit qu'au point de vue du rang spirituel et de l'autorité doctrinale qu'il représente, le second pontife a peut-être la situation prédominante ; mais celui de Lhassa lui est tellement supérieur en puissance temporelle qu'il le dépasse aussi en influence ecclésiastique.

On ne peut guère savoir comment s'est formée cette double papauté. D'après les faits fragmentaires dont la connaissance nous est accessible, on arrive pourtant à supposer comme probable que le pontificat de Lhassa est un peu plus ancien que l'autre, remontant à peu de chose près à l'époque même de Tsongkaba, tandis que celui de Téchiloumpo date seulement de la fondation du grand monastère où il réside, c'est-à-dire d'environ 1447. Le fait est que tous deux existaient en 1470, puisque l'un et l'autre reçurent en cette année, de l'empereur de la Chine, des sceaux et des diplômes.

Pendant longtemps, ils ne furent que les grands-prêtres de la secte jaune et furent traités comme tels par les chefs qui, dans la rouge, avaient une situation analogue ; mais cette égalité cessa d'exister après 1643, époque où le Thibet fut envahi par le Mongol Gouchi-Khan, qui écrasa les rouges et fit du dalaï-lama le souverain temporel de la plus grande partie de la contrée. Les principaux chefs des sectes du chapeau rouge, dans le Thibet propre, le Boutan et le Ladagh, dépendent à peu près de la papauté du chapeau jaune, depuis longtemps. A Lhassa et à Pékin, ils ne sont rangés que parmi les koutouktas ou les *monsignori* de la hiérarchie lamaïque.

Les koutouktas ou *monsignori*, comme je viens de les désigner, ou cardinaux, comme le P. Huc lui-même les intitule, forment le second ordre de la hiérarchie et ont exercé, dans le Thibet propre, l'administration des provinces, ainsi

que l'ont fait les cardinaux romains jusqu'en 1870. On les compte aussi au nombre des saints réincarnés. Celui d'entre eux qu'on connaît le plus est le patriarche de la Mongolie qui, depuis 1604, réside à Ourga. Il est, après les *Deux Joyaux* du Thibet central, le plus puissant et le plus révééré des membres de la hiérarchie lamaïque ¹. Au-dessous de lui, vient le second patriarche de Mongolie, qui habite Koukou-Khoto ; enfin un troisième est le représentant du lamaïsme à la cour de Pékin.

Après les koutouktas, est rangé le troupeau plus commun des réincarnés ; ils sont nombreux, attendu que beaucoup des monastères de Mongolie et du Thibet ont pour abbé un saint incarné ou, comme les voyageurs l'appellent parfois, un « Bouddha vivant ² ». Ce sont les *chabérons* du P. Huc et les *guigens* de Prjévalski. Les sectaires du chapeau rouge qui avaient jadis adopté l'hérédité par descendance naturelle, ont fini par admettre eux-mêmes la succession surnaturelle.

1. Voir notre chapitre I, p. 11. C'est le personnage que le P. Huc désigne sous le titre de *Guison Tamba*.

2. Le Père Armand David raconte une curieuse histoire du « Bouddha vivant » d'un monastère situé au nord du Hoang-Ho, dans le pays d'Ourat. Cet abbé s'était enrichi. Sa dévotion le décida à porter à Lhassa 30,000 taels, qu'il avait amassés et qu'il avait l'intention d'offrir au grand lama. Il partit en conséquence, escorté d'une suite nombreuse de moines. Ceux-ci étaient parfaitement opposés à l'idée de remettre tout leur argent à Lhassa et probablement chantaient tout bas en mongol quelque chose d'analogue aux vers latins du moyen âge sur Rome :

O vos bursæ turgide *Lassam* veniatis,
Lassæ vigeat physica bursis constipatis.

Si bien qu'au passage d'une rivière ils jetèrent à l'eau leur Bouddha vivant, puis s'en retournèrent avec le trésor. Cependant l'abbé ne s'étant pas noyé avait accompli son pèlerinage à Lhassa, d'où il était revenu à son ancien couvent deux ou trois années avant la visite du P. David ; mais les bons frères avaient eu de si puissants motifs pour croire que leur supérieur s'était dépoüillé de l'enveloppe mortelle, qu'ils avaient, suivant toutes les règles, choisi un jeune Mongol dans lequel le guïgen s'était, disaient-ils, réincarné. Ils furent donc singulièrement contrariés du retour de leur ancien chef. L'abbé avait pour lui le sentiment populaire ; mais les moines, avec leurs biens mal acquis, furent les plus forts, et le malheureux guïgen fut obligé de se retirer dans un monastère éloigné où il vécut en simple lara.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, la désignation d'un successeur à tous les postes de la hiérarchie, grâce à cette invention des réincarnés, resta entre les mains ecclésiastiques qui, malgré les variations qu'on pouvait exécuter dans le jeu de l'identification, en tiraient toujours les ficelles. Maintenant et depuis un assez grand nombre d'années, c'est la cour de Pékin qui, de fait, détermine cette succession mystique.

Nous n'ajouterons qu'un mot pour terminer cette introduction. En me rappelant l'analyse rapide des explorations récemment faites dans la haute Asie, par laquelle j'ai commencé ces observations préliminaires, je ne puis pas, sans un certain sentiment de satisfaction pour les peines que j'ai prises et le temps que j'ai passé à élucider le récit de Marco Polo, le grand voyageur vénitien du moyen âge, m'empêcher de remarquer que tous ceux que j'ai nommés n'ont guère fait, sans exagération, que marcher sur ses traces et que jeter quelque lumière sur ses notices géographiques.

Wood et Gordon et Trotter ont visité Pâmir ; mais Marco l'avait fait avant eux. Shaw, Hayward et Forsyth, dans le Cachgar ; Johnson, dans le Khoutan ; Cooper et Armand David, sur la frontière orientale du Thibet ; Richthofen, dans la Chine du nord et de l'ouest ; Ney Elias et Bushell, en Mongolie ; Paderin, à Karakoroum ; Prjévalski, dans le Tangoute ; tous ont suivi ses pas et ont, de propos délibéré ou sans le savoir, éclairci ce qu'il avait indiqué. Et cependant, combien vaste encore est l'étendue des pays qu'il a décrits d'après ses connaissances personnelles, mais qui continuent d'être au delà ou en dehors des investigations et des récits de ces voyageurs modernes, si méritants qu'ils soient !

Je dois ajouter que les voyages de Bogle et de Manning

L OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

ne m'ont été connus que trop tard pour que j'en aie pu tirer ici tout le parti convenable.

H. YULE.

Londres, 23 février 1876.

L'auteur de l'important travail qu'on vient de lire a exercé un commandement dans les troupes du génie du Bengale et a publié une belle et savante édition des voyages du célèbre Vénitien Marco Polo, mort en 1323. Le *Tour du Monde* a inséré en 1860 (2^{me} semestre, p. 257 à 304) une traduction d'un voyage qu'il avait fait en 1855, en qualité de secrétaire d'une ambassade envoyée par lord Dalhousie dans le royaume d'Avā.

George Bogle et Thomas Manning, que le colonel H. Yule nomme à la fin des observations ici traduites, ont accompli des explorations qui ne manquent pas d'importance et qui ont été publiées au commencement de 1876; l'un avait été chargé d'une mission au Thibet et l'autre avait pénétré jusqu'à Lhassa.

Quant au colonel Prjévalski, après son premier voyage en Mongolie et au pays des Tangoutes, revenu à Kiakta le 1^{er} octobre 1873, il se remettait en route pour la haute Asie en mai 1876, arrivait à Kouldja à la fin de juillet et à une cinquantaine de kilomètres de Karachar le 14 octobre; il rencontrait, après avoir suivi le cours du Tarim, un lac marécageux, tantôt rempli d'eau douce, tantôt couvert de roseaux, et le prenait pour le Lob-Nor. Il rentra à Kouldja, puis se rendit à Saint-Pétersbourg où il eut à soutenir des discussions contre ceux qui niaient que le Lob-

Nor, lac d'eau salée, pût être devenu le lac d'eau douce qu'il avait décrit. Puis il est reparti pour une nouvelle exploration. A la fin de mai 1879, il avait fait le tiers du chemin qui sépare le Zaissan-Nor des monts Himalayas et était parvenu à Khami, d'où il allait se diriger sur Cha-Tchéou et sur le Dzaïdam occidental. Les nouvelles explorations de cet infatigable voyageur promettent d'être aussi fertiles en résultats importants que les premières dont nous mettons le récit complet sous les yeux du public français.

Parmi les voyageurs dont M. Yule n'a pas pu mentionner les travaux, nous croyons devoir rappeler l'abbé Desgodins, dont le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* a publié de nombreux fragments concernant le Thibet, et M. de Ujfalvy, dont la femme a mis dans le *Tour du Monde* (1879) d'intéressants récits sur le Ferganah, Kouldja et la Sibérie occidentale. Dans son 1^{er} semestre de 1878, le *Tour du Monde* avait déjà fait paraître les Souvenirs d'une ambassade anglaise à Kachgar, par MM. Chapman et Gordon.

Après le premier voyage de Prjévalski, trois de ses compatriotes ont visité la haute Asie : Potanine, la Mongolie au sud du Zaissan-Nor ; Sosnovski, la Chine et la Mongolie ; Severtzof, le plateau du Pâmir.

Enfin tous ces efforts ont eu pour couronnement la publication en 1877 du premier volume de *la Chine*, par le baron F. de Richthofen, ouvrage qui paraît devoir être considéré comme un événement capital dans l'histoire géographique.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Il y a quatre ans, grâce à l'initiative de la Société russe de Géographie et au concours éclairé du ministère de la guerre, j'ai été chargé d'une mission dans la Chine septentrionale et dans les États vassaux du Céleste Empire. Nous ne possédons sur ces régions que des renseignements incomplets, les uns puisés dans les livres chinois ou fournis par le célèbre voyageur du treizième siècle, Marco-Polo ; les autres recueillis par les rares missionnaires qui ont réussi à pénétrer sur quelques points de ce vaste territoire. Les données provenant de ces différentes sources sont si superficielles, si inexactes, que tout le plateau oriental de l'Asie, depuis les monts de Sibérie au nord jusqu'à l'Himalaya au sud, et depuis les plateaux de Pâmîr jusqu'à la Chine propre, est aussi peu connu que l'Afrique centrale et l'intérieur de la Nouvelle-Hollande. Nous n'avons même que des indications en grande partie conjecturales sur l'orographie et sur la nature de ces contrées. De leur formation géologique, leur climat, leur faune, leur flore, nous ne savons presque rien.

Cependant la connaissance de cette *terra incognita*, dont la superficie dépasse celle de toute l'Europe orientale, est du plus haut intérêt scientifique, placée comme elle est au centre

d'un des plus vastes continents, plus élevée au-dessus du niveau de la mer qu'aucun autre pays du monde, et enfin sillonnée par des massifs gigantesques ou déployée en solitudes immenses. Le naturaliste et le géographe trouvent là un vaste champ d'études, et, si l'explorateur se sent attiré par la fascination de l'inconnu, la pensée des périls qui l'attendent peut ébranler son courage. Il aura en effet à supporter toutes les horreurs des ouragans, des chaleurs, des gelées, des sécheresses, et il se heurtera sans cesse à une population barbare, méfiante et hostile à l'égard de l'Européen.

Pendant trois ans, mes compagnons et moi, nous avons eu à lutter contre les difficultés de toute nature dans ces contrées sauvages de l'Asie, et ce n'est que par un bonheur extraordinaire que nous avons pu atteindre notre but : pénétrer jusqu'au Koukou-Nor, puis dans le Thibet septentrional et jusque dans la vallée supérieure du fleuve Bleu.

J'ai trouvé dans mon jeune compagnon, le sous-lieutenant Michel Alexandrovitch de Piltzoff, un aide actif et dont l'énergie n'a faibli devant aucun obstacle. Les deux cosaques du Trans-Baïkal, qui, pendant les deux dernières années, nous furent adjoints : Pamphyle Tchebaeff et Dondok Trinchinoff, se sont aussi montrés serviteurs dévoués et intelligents, et leur concours a été pour beaucoup dans la réussite de l'expédition. Je dois encore mes sincères remerciements à notre ancien ministre à Pékin, le général-major Alexandre Egorévitch Vlangali, qui fut le principal promoteur de l'exploration et jusqu'à la fin ne cessa de lui accorder la protection la plus puissante.

Mais, si nous possédions toutes les ressources en courage et en énergie, il n'en était pas de même pour les ressources pécuniaires. Ce manque d'argent exerça une fâcheuse influence sur la marche de l'expédition. Sans parler des privations de toute espèce que notre état besogneux nous fit endurer, nous

n'avions pu nous procurer de bons instruments géodésiques. Ainsi nous n'emportions qu'un hygromètre qui se cassa en route; cela nous força de déterminer les hauteurs par l'ébullition de l'eau à l'aide du thermomètre Réaumur, procédé qui donne des chiffres moins exacts.

Pendant près de trois ans, nous avons parcouru onze mille cent verstes (la verste vaut mille soixante-sept mètres); cinq mille trois cents de ces verstes ont été relevées à l'œil nu avec la boussole. La carte jointe à ce volume est construite d'après dix-huit observations de latitude; pour neuf d'entre elles, j'ai déterminé la déclinaison magnétique et, pour sept, la force horizontale du magnétisme terrestre. Quatre fois par jour, je faisais des observations météorologiques; souvent j'observais aussi la température du sol et celle de l'eau. La hauteur absolue a été déterminée par l'anéroïde et par le point d'ébullition de l'eau ¹.

Nous avons surtout étudié la géographie physique et, en histoire naturelle, les mammifères et les oiseaux. Les recherches ethnographiques ont été faites dans toutes les conditions favorables ².

Nous avons réuni deux cent trente-huit espèces d'oiseaux représentées par seize cents spécimens, cent trente robes de mammifères appartenant à quarante-deux espèces et une dizaine d'espèces de reptiles représentées par soixante-dix sujets; onze espèces de poissons et trois mille insectes.

La flore des régions parcourues est représentée par cinq à six

1. Notre baromètre Parrote s'est brisé pendant la route, en Sibérie; car dans un voyage semblable c'est un instrument incommode: il est impossible de le préserver des secousses. Pour les observations magnétiques, j'avais une simple boussole. En un mot, tout l'outillage scientifique de l'expédition, même en objets de première nécessité, était des plus insuffisants.

2. Le récit du voyage, la géographie physique, l'ethnographie et d'assez nombreux renseignements sur l'histoire naturelle des pays parcourus par M. Prjévalski forment le sujet du volume que nous publions. Les autres, contiennent l'étude approfondie de la flore, de la faune, du règne minéral et du climat. (Édit.)

cents espèces de plantes au nombre de quatre mille spécimens.

La minéralogie l'est par des échantillons de toutes les chaînes de montagnes que nous avons explorées.

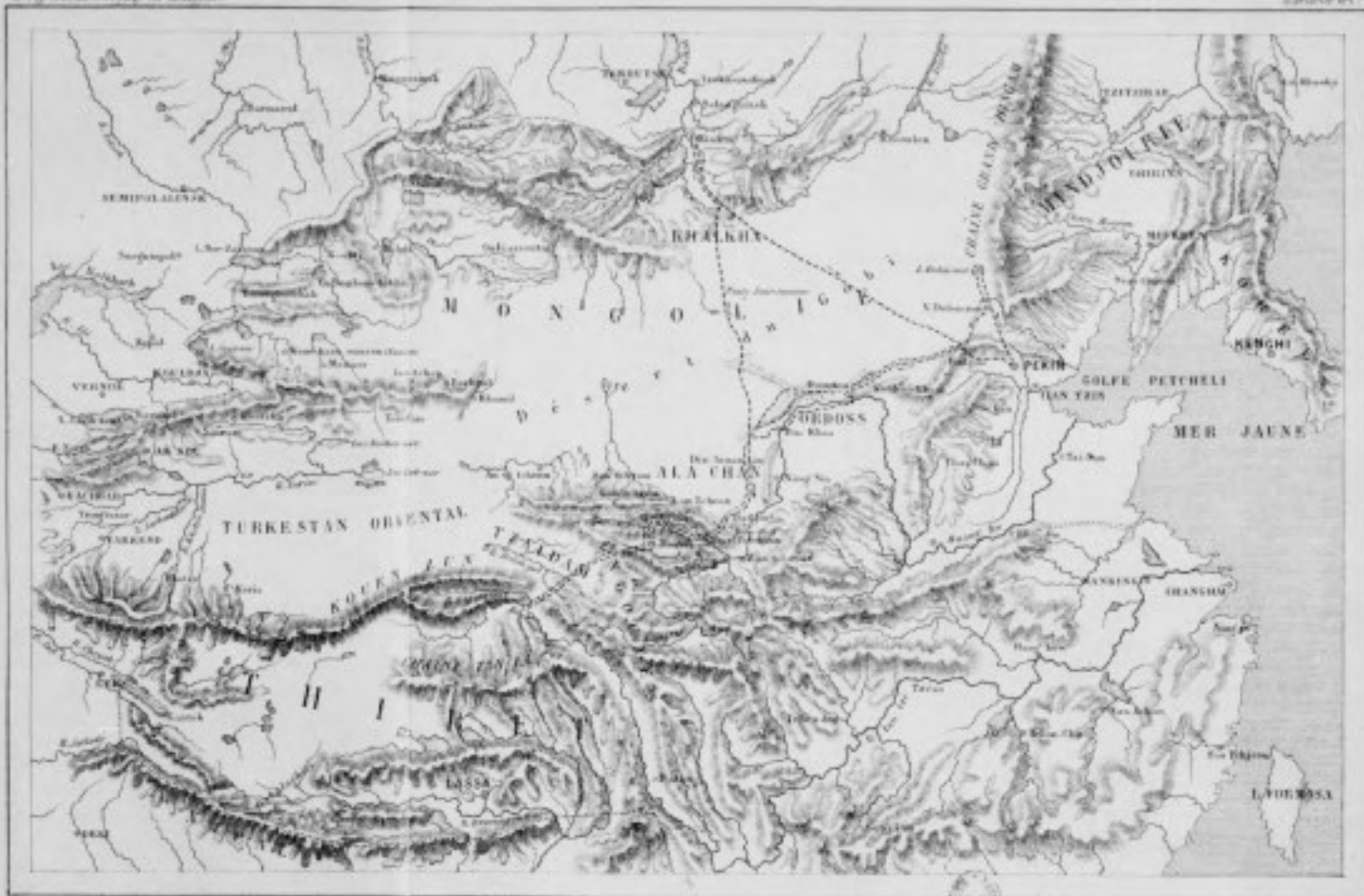
Tels sont les résultats de notre expédition.

La Société de Géographie et plusieurs sommités scientifiques nous ont accueillis avec la plus chaleureuse sympathie. MM. Maximovitch, Inoztrandzeff, Kessler, Moravitz, Sévertzof, Tatchanovski et Stræouch ont bien voulu se mettre à notre disposition pour faire le triage scientifique de nos matériaux accumulés.

Je dois encore exprimer ma gratitude aux colonels Stubendorff de l'état-major et Bolcheff du corps topographique, pour la part active qu'ils ont prise à la construction de la carte, et au directeur de l'observatoire de Pékin, M. Fritché, qui a obligeamment calculé toutes nos observations magnétiques.

N. PRJÉVALSKI.

Saint-Petersbourg, 1^{er} janvier 1875.



impression et je lui donnai un canif. Les soldats profitèrent de mon entretien avec leur supérieur, pour me dérober plusieurs menus objets. On nous informa plus tard que les lamas, nous prenant pour des espions doungans, avaient envoyé prévenir le gouverneur de la province, ce qui nous avait valu cette visite militaire.

Du couvent de Batgar-Cheiloun, nous gagnâmes les monts Mouni-Oula, canton occidental de l'In-Chan. Les Mouni-Oula réunissent tous les caractères propres aux différentes parties de l'In-Chan ¹. Aussi leur caractéristique peut servir à la chaîne tout entière, qui s'étend sur une longueur de cent verstes entre deux vallées, l'une au nord, l'autre adjacente au Hoang-Ho. Ce massif se dresse en arête bien accentuée et large de vingt-cinq verstes. La hauteur absolue de ses cimes ne dépasse pas huit à neuf mille pieds, et nulle part ne s'élève au-dessus de la limite des neiges. L'axe de direction suit à peu près le centre du massif, qui descend en versants abrupts, sillonnés de gorges et d'étroites vallées. Le caractère alpestre commun à toute la chaîne s'accuse principalement sur le flanc méridional.

Les monts Mouni-Oula sont de nature volcanique; leurs roches sont composées de granit ordinaire, de granit syénitique, de gneiss, de porphyre et d'espèces plutoniennes de formation récente. Les grandes forêts ne se rencontrent point à la base de la chaîne, où l'on ne peut signaler que des arbres de petite futaie ou des arbustes : le pêcher sauvage, le noisetier, l'églantier. On remarque pourtant quelques pins et quelques ormes épars et solitaires. A huit ou dix verstes de l'extrémité nord de la chaîne et à une hauteur approximative de cinq mille trois cents pieds, apparaissent les grands bois, qui croissent spécialement dans les gorges, sur le versant septentrional; le méridional en possède beaucoup moins.

Les principales essences que nous avons remarquées sont :

1. Le point culminant des Mouni-Oula est le mont Chara-Oroï, situé vers l'extrémité occidentale; nous n'avons pu préciser sa hauteur, car nous ne sommes pas allés dans cette partie de la chaîne. Au centre du massif, nous avons constaté 7,400 pieds (2,255 m.) d'altitude pour le pic le plus élevé. Le Chara-Oroï peut avoir de plus 1,000 pieds (300 m.). Ajoutons qu'il existe deux montagnes du même nom dans les Mouni-Oula; nous n'avons pas non plus constaté la hauteur du second Chara-Oroï.

le tremble, qui atteint parfois une grande élévation, le bouleau noir et le saule, ce dernier est un arbuste d'environ vingt pieds (6 mètres). Parmi les essences moins nombreuses, nous citerons le bouleau blanc, l'aune, le sorbier, le prunier sauvage, le chêne nain, dont la hauteur ne dépasse pas sept pieds (2^m,13) le genévrier et le thuya. Ce dernier n'apparaît que sur le versant sud.

Les arbustes, réunis quelquefois en buisson touffu, ont une taille de trois à quatre pieds. Les plus rares sont l'églantier, le framboisier, l'aubier, le cornouiller, etc. Dans les vallées de l'extrémité du massif, on trouve l'épine-vinette, la clématite, le tilleul et l'ail. Parmi les plantes alpestres, nous avons distingué : le muguet, l'hélénie, l'anémone, la ronce des rochers, le fraisier, etc. ; dans les prairies, la pivoine, le lis, la valériane, le géranium, etc. ; dans les gorges et près des petits ruisseaux, l'ancolie, la véronique, la douce-amère, l'aconit, la benoîte, la mille-feuille ; enfin, sur les flancs des rochers, la violette, le pavot, la joubarbe, etc.

En somme, toute cette flore a beaucoup d'analogie avec celle de la Sibérie. La nature, dans ces contrées, ne déploie pas une force productive aussi exubérante que sur les rives de l'Amour. Les arbres sont d'une hauteur moyenne avec un tronc assez mince ; les arbustes sont bas et rabougris ; les torrents sont à peine sortis de leur source qu'ils disparaissent sous le sol et ne se montrent dans leur lit desséché qu'après les fortes pluies et pour une heure ou deux. Malgré les défenses les plus sévères, les forêts des Mouni-Oula ont vu détruire les plus beaux types de leurs essences et, en certains endroits, de vastes espaces ne comptent plus que des troncs épars et desséchés.

Immédiatement après la zone des forêts, on retrouve les prairies alpestres, émaillées d'une multitude de fleurs du plus riche coloris, dont les tons rouges, jaunes, blancs et bleus, se marient harmonieusement. Au lever du soleil surtout, ces prairies étaient ravissantes ; leur calme profond n'était troublé que par le chant de l'alouette et l'on y jouissait d'un admirable point de vue sur le fleuve Jaune, qui se déroule dans les plaines de l'Ordoss.

Contre notre attente, les mammifères étaient peu abondants

dans les Mouni-Oula. Nous n'y remarquâmes que deux espèces de cerfs, l'antilope, le loup et le renard. Les naturels prétendent qu'il y existe aussi la panthère et le tigre. De plus, nous vîmes des rongeurs : le rat, la marmotte de Sibérie, le lièvre, etc. Les oiseaux étaient plus nombreux, mais pourtant la faune ornithologique était assez pauvre. Nous avons remarqué le vautour et le gypaète, qui atteignent dix pieds d'envergure, le martinet, le corbeau, la colombe des rochers; puis au-dessous de la zone des prairies, l'alouette, la huppe, le traquet (*saxicola isabellina*), la perdrix et le choucas.

Le contraste fortement accusé entre les Mouni-Oula et les autres chaînes de la Mongolie orientale a donné naissance à une légende sur son origine. Il y a plus de mille ans, dit-on, que vivait à Pékin un koutoukta, qui, malgré sa nature divine, menait une vie si licencieuse que l'empereur ordonna de le mettre en prison. Furieux, le koutoukta créa un oiseau gigantesque auquel il enjoignit d'abattre d'un coup d'aile la capitale de l'empire. L'empereur effrayé rendit la liberté au divin personnage qui, de son côté, donna contre-ordre à l'oiseau. Malheureusement celui-ci avait eu le temps de soulever une partie de la cité, qui depuis lors est restée bâtie sur un plan incliné. Néanmoins le koutoukta quitta la ville et finit par arriver sur les rives du Hoang-Ho, mais les Chinois refusèrent de le laisser passer sur l'autre rive. Le saint différa sa vengeance. Quelque temps après, cependant, il rapporta du massif de l'Altaï une chaîne de montagnes avec laquelle il barra le cours du fleuve. Une terrible inondation s'en suivit. Heureusement, Bouddha intervint et invita son représentant à se modérer; celui-ci voulut bien alors pousser la chaîne le long du fleuve, qu'il traversa sur un pont formé de sa ceinture, et se dirigea dans le Thibet. Mais, en déplaçant sa chaîne de montagnes, le koutoukta l'avait orientée de telle sorte que le versant nord fut tourné au sud et vice versa. Cela explique parfaitement, pour les indigènes, la présence des arbres sur le versant méridional.

Une autre tradition rapporte aussi que Gengis-Khan habita ces montagnes, pendant une guerre avec la Chine. Le plat où le conquérant prenait ses aliments existe encore, sur la montagne de Chara-Oroï, où malheureusement on ne peut pas le

la tête et tombant en quinze ou vingt tresses de chaque côté du visage. Ces nattes sont garnies de verroteries, de rubans et d'autres menus ornements. En outre, les dames tangoutes ne dédaignent point l'usage du fard qu'elles achètent aux Chinois ; en été, elles le remplacent par des fraises, fort abondantes dans les montagnes. Nous n'avons remarqué cette coutume du maquillage que dans le Han-Sou ; dans le Kou-kou-Nor et le Dzaïdam, elle n'existe pas ; peut-être parce que les ingrédients y sont difficiles à se procurer.

Tels sont les Tangoutes du Han-Sou. Un autre rameau de cette race est appelé Kara-Tangoute ou Tangoutes Noirs ; il habite dans le bassin du Koukou-Nor, à l'ouest du Dzaïdam et sur le Hoang-Ho supérieur. Les Kara-Tangoutes se distinguent de leurs congénères par une taille plus élevée, un teint plus foncé, et plus encore de penchant au brigandage ; en outre ils portent toute la barbe.

L'étude de la langue tangoute nous a présenté des difficultés insurmontables, d'abord par suite du manque d'interprète et ensuite à cause de la méfiance des populations. Il nous a été impossible de transcrire sur notre carnet un seul mot sur une simple audition, car nous nous serions attiré de graves erreurs. De plus il faut se rappeler que notre cosaque interprète ne connaissait pas le tangoute et que nous ne pouvions communiquer qu'avec ceux des Tangoutes qui connaissaient le mongol, chose fort rare. Nous trouvions plus facilement des Mongols connaissant le tangoute. Ainsi, le plus ordinairement, nous devions nous aider de deux personnes : je parlais russe à mon cosaque, il traduisait en mongol, et le Mongol traduisait en tangoute. La plus grande attention était donc nécessaire. Et, si l'on tient compte du peu d'instruction de notre cosaque, de la stupidité du Mongol et de la méfiance du Tangoute, on s'explique que nos progrès en linguistique aient été peu sérieux. Nous parvînmes pourtant de temps à autre à noter quelques mots de ce dialecte si étranger aux oreilles européennes. Voici la nomenclature complète des mots que nous avons pu recueillir :

montagnes,	rii.	feutre,	dziougon.
chaîne	khika	pelisse	rtzoka
rivière	tchsiou-tchen	chapeau	siaia
ruisseau	cioub-tchen	robe	loo
lac	tzoo	bottes	kam
eau	tchsiou	chemise	dzelin
herbe	riza	trompette	tetkouou
forêt	chan	briquet	mitzia
bois	chan-kirü	tabac	dooa
bois à brûler	mii-chan	fer à cheval	rnikdziak
feu	mii	bourse à tabac	dioudkkouk
nuage	rmouhaa	homme	kteheibsa
pluie	tziar	femme	erkmat
neige	kinn	enfant	siazi
tonnerre	onam	mari	béié
éclair	tok	épouse	rgantou
froid	habsà	tête	mni-goou
chaud	dzattchigué	yeux	nik
vent	loune	front	tomba
thé	dziaia	oreille	rna
jourte	kirr	sourcils	dzouma
foyer,âtre	htziaktab	bouche	ka
tente	rioukarr	lèvres	tcheli
lait	goma	joues	dziamba
beurre	marr	visage	noo
viande	chaa	cheveux	ktza
mouton	liouk	moustaches	kobsi
chèvre	rama	favoris	dziara
vache	sok	barbe	dziamki
taureau,	olountmou.	dents	soo
yak (mâle)	iak	langue	kdzé
yak (femelle)	ndjé	cœur	rkm
chien	dzitche	toit, demeure	tchak
cheval	rtaa	cou	knia
âne	onlë	intestins	dziounak
mulet	ptchii	poitrine	ptchan
ours	bciougjet	main	lokva
loutre	tchioukram	doigts	mdzougéé
loup	koadam	ongles	dzinmou
renard	gaa	dos	dzanra
renard de Tartarie	béé	ventre	tchombou
hérisson	rgan	pieds	kounaa
chauve-souris	pànaa	plante des pieds	kanti
gerboise	rkilou	genou	ortou
lièvre	rougoun	jambe	kdzinar
mammifère	btchjaa-djakzioum	Dieu	Skaa
souris	karda	ange	tounba
marmotte	choo	paradis	raï
antilope	goo	enfer	ouardou
porte-musc	laa	ciel	nam
cerf	chaa	soleil	nima
biche	imou	étoiles	karama

bouquetin,	rnaa.	lune,	dava.
chameau	namoun	terre	saaziouiou
argali	rkian	année	namrtzaa
mois	rdzavaa	dire, parler	choda
semaine	nima abdoun	prier Dieu	chagamtza
nuit	namgoum	regarder	kdzirkma
venir	djéo	apporter	dzerachok
arrêter	langot	aller	dajdjé
manger	tasa	courir	dardjouk
boire	toun	il	kan
dormir	rnit	il y a	iot
être situé	niaia	oui	rit
asseoir	dok	non	mit.
crier	kioupset		

Les Tangoutes ont la nomenclature arithmétique que voici :

1	ktzik	101	rdza-ta-ktzik
2	ni	102	rdza-ta-ni
3	soum		
4	bje	200	ni-rdza
5	rna	300	soum-rdza
6	tchok	400	bje-rdza
7	dioun	500	rna-rdza
8	dziat	600	tchok-rdza
9	rgiou	700	dioun-rdza
10	dziou-tamba	800	dziat-rdza
11	dziou-ktzik	900	rgiou-rdza
12	dziou-ni	1 000	rtoun-tik-ktzik
....		2 000	rtoun-tik-ni
20	ni-tchi tamba	10 000	tchi-ktzik-ktzik
30	soum-tchi tamba	20 000	tchi-tzok-ni
40	bjen-tchi-tamba	100 000	bouma
50	rnon-tchi-tamba	200 000	bouma-ni
60	tchok-tchi-tamba	300 000	bouma-soum
70	dioum-tchi-tamba	1 000 000	siva
80	dziat-tchi-tamba	10 000 000	douunkir.
90	rglon-tchi-tamba		
100	rdza-tamba		

Les Tangoutes sont vêtus de peaux de mouton, car leur climat est très froid en hiver et très humide en été. Les deux sexes portent une robe de peau qui descend jusqu'aux genoux, des bottes de manufacture chinoise ou indigène, et un chapeau de feutre gris à forme étroite. Personne n'a ni chemise ni pantalon, même en hiver. Les gens riches se parent de robes en cotonnade chinoise de couleur bleuë; les lamas préfèrent le rouge, plus rarement le jaune.

ture. Une isba tangoute rappelle par son aspect celle des Russes blancs ; mais elle est encore plus misérable et se compose de poutres non équarries, juxtaposées les unes sur les autres. Les interstices sont bouchés avec de la terre glaise, dont une couche recouvre la plate-forme du toit, où l'on pratique une sorte de fenêtre pour le passage de la fumée.

Cette habitation est pourtant confortable si on la compare à leur tente, que la pluie transperce et qui ne préserve pas du froid. Le repaire d'une marmotte est sans exagération plus habitable que la tente d'un Tangoute : l'animal sait au moins se disposer une couche à l'abri de l'humidité, tandis que l'homme, dans son immonde demeure, s'étend, comme nous venons de le dire, sur la terre mouillée, sur des broussailles et des feutres en putréfaction.

L'élevage du bétail forme la principale occupation et la ressource de ces tribus. Elles nourrissent surtout des moutons et des yaks, fort peu de chevaux et de vaches. La richesse de leurs troupeaux est surtout remarquable dans les montagnes du Han-Sou et dans les steppes voisins du lac Koukou-Nor. Souvent dans ces localités nous en avons vu composés de plusieurs centaines de yaks et de milliers de moutons, appartenant au même propriétaire. Ces opulents éleveurs habitent les mêmes tentes que les plus pauvres de leurs compatriotes, et n'ont pas d'autre manière de vivre. D'une excessive malpropreté, ne se lavant jamais, ils sont couverts de vermine et, comme les Mongols, ils n'hésitent pas à s'en débarrasser en public.

L'animal caractéristique du territoire tangoute est le yak à longs poils, qu'on trouve aussi dans les monts de l'Ala-Chan, et qui habite en grand nombre la région septentrionale de Kalka, où l'eau et les pâturages alpestres sont abondants. Le yak n'existe, dans des conditions favorables à son tempérament, que dans les endroits élevés au-dessus du niveau de la mer ; pour lui, l'eau est une nécessité : il aime beaucoup à se baigner, et nous avons vu fréquemment ces animaux se précipiter tout chargés dans le rapide courant de la Tétoung-Gol. Leur stature est celle de nos bestiaux ordinaires ; la couleur de leur robe est noire ou noire et blanche.

peine inouïe pour l'en extraire et allumer le feu que chacun alimentait avec des lambeaux de ses vêtements. Presque chaque jour un voyageur succombait et les malades étaient abandonnés encore vivants sur la route.

Malgré l'aridité du pays et les conditions défavorables du climat, le règne animal prospère dans ces déserts du Thibet. Si nous ne l'avions pas vu de nos propres yeux, jamais nous n'aurions cru que, dans une contrée où la nature est si inclémente, il pouvait exister une telle quantité d'animaux, se réunissant parfois en troupes de plusieurs milliers de têtes. C'est en errant sans cesse de canton en canton qu'elles réussissent à trouver leur nourriture dans ces chétifs pâturages. Mais, ici du moins elles n'ont pas à redouter les poursuites de leur plus terrible ennemi, l'homme, et vivent libres et en paix ¹.

Les mammifères les plus nombreux et les plus caractéristiques du désert sont le yak sauvage, le bouquetin à poitrine blanche, l'argali, deux espèces d'antilope, l'onagre et le loup blanc jaunâtre. On y trouve encore l'ours, le renard, le renard de Tatarie, le lièvre, la marmotte, deux espèces de lièvres nains et le *Felis manul* ².

J'ai déjà parlé de tous ces animaux dans les articles qui traitent du Han-Sou et du Koukou-Nor ; je dirai donc seulement ici quelques mots des espèces spéciales au Thibet, dont le yak sauvage ou buffle à longs poils est un des plus remarquables représentants.

Le yak sauvage est un magnifique animal qui surprend par sa haute taille et sa beauté. Le mâle atteint onze pieds de longueur sans compter la queue, qui est ornée de poils longs et ondoyants et qui mesure trois pieds ; sa hauteur jusqu'à la bosse est de six pieds ; la circonférence du tronc prise au milieu est de onze pieds, et son poids, de trente-cinq à quarante pouds ³. Ses cornes atteignent deux pieds neuf pouces

1. La raréfaction de l'air n'a pas d'influence pernicieuse sur les animaux thibétains qui sont nés et ont vécu sous une moindre pression atmosphérique.

2. Nous n'avons pas vu nous-mêmes le *Felis manul* du Thibet ; mais les chasseurs de ce pays nous ont affirmé son existence et nous avons remarqué sur la neige des traces que notre guide nous a dit être celles de cet animal. Quant aux ours ils étaient plongés dans leur sommeil hivernal ; les Mongols nous assurèrent qu'ils étaient très nombreux dans les chaînes de Bourkhan-Bouddha et de Cheuga ; ils sont de la même espèce que ceux du Han-Sou.

3. De 560 à 640 kilos. (*Traducteur.*)

CHAPITRE XIII

LE PRINTEMPS PRÈS DU LAC KOUKOU-NOR ET DANS LES MONTAGNES DU HAN-SOU.

Précocité du printemps dans le Dzaïdam. — Aspect hivernal du Koukou-Nor. — Petit nombre des oiseaux de passage. — Rapide dégel du lac. — Voyage depuis Koukou-Nor jusqu'à Tcheïbsen. — Température d'avril. — Gypaètes ou griffons des neiges. — Vie exubérante sur les montagnes au mois de mai. — Faisan. — Ours. — Marmotte. — Résistance de la flore des montagnes aux variations climatériques.

Au milieu de février, nous terminâmes nos explorations dans le Thibet septentrional et revînmes dans les plaines du Dzaïdam. Le contraste du climat de ces plaines avec celui des hauts plateaux était frappant : à mesure que nous descendions les rampes du Bourkhan-Bouddha, nous sentions, à chaque pas, un air plus chaud et comme un souffle printanier.

Du reste l'influence des plaines du Dzaïdam sur les régions voisines du Thibet se manifeste même à partir des monts Chouga : à peine engagés sur le versant septentrional de cette chaîne, nous avons trouvé une température sensiblement radoucie. Il est vrai de dire que, la nuit, les gelées atteignaient — 28° C. ; mais, pendant le jour, les rayons du soleil étaient assez chauds et, dès le 5 février, nous vîmes les premiers insectes sur le versant du Bourkhan-Bouddha qui regarde le Thibet.

Le printemps dans le Dzaïdam est en général très précocé et le climat se distingue par son caractère continental extrême. Ainsi, à la mi-février, les froids nocturnes atteignaient — 20° C. et, durant le jour, le thermomètre montait à + 13 C.

qui lui laisse assez de force pour s'envoler. A-t-il une aile cassée ? Il continue sa route à pied avec la même vitesse et ne tarde pas à disparaître sous un buisson. En un mot, toutes les chances sont contre le chasseur, que la rareté seule d'un pareil coup de fusil peut décider à tenter une poursuite si peu profitable.

Pendant quinze jours, tous les matins, nous allions le chasser dans les forêts de la chaîne avec M. de Piltzoff et nous ne sommes parvenus à abattre que deux spécimens de ce faisan. Un chasseur tangoute, que nous avions loué à cet effet, grimpait toute la journée sur les rochers ; après la visite d'un grand nombre de nids, il parvint aussi à en capturer deux. On ne peut guère savoir où perche cet oiseau, car il ne crie que rarement et à des intervalles très éloignés. Lorsqu'il veut s'élever, son battement d'ailes fait si peu de bruit que le chasseur ne l'entend pas. Il ne se déplace pas à une grande distance en volant, et de loin il ressemble au coq de bruyère.

Parmi les mammifères qui attireraient notre attention, il faut citer la marmotte (*arctomys robustus*), qui se réveille de son sommeil hivernal au commencement d'avril ¹. Cet animal, appelé par les Mongols *tarabagan* et par les Tangoutes *choo*, ne se rencontre nulle part en Mongolie ². Nous l'avons remarqué pour la première fois dans le Han-Sou, d'où il se propage à travers le Koukou-Nor jusqu'au Thibet septentrional. Dans le massif du Han-Sou, la marmotte est localisée depuis la zone la plus basse jusqu'aux régions alpestres. Nous avons vu ses terriers à une hauteur de quinze mille pieds.

Cette tarabagan habite les versants couverts de pâturages ou les vallées de la zone alpestre ; elle vit en société et creuse de profonds terriers, souvent dans un terrain rempli de pierres, et, de chacune de ces retraites, partent plusieurs couloirs qui servent de sorties.

Au soleil levant, la marmotte quitte son terrier pour s'ébattre et brouter. Si rien ne la dérange, elle s'amuse long-

1. C'est au 8 mars que nous vîmes les premières marmottes réveillées dans le Koukou-Nor ; dans le Han-Sou, ce fut seulement le 8 avril.

2. La marmotte du Transbaïkal (*arctomys bobac*) ne se rencontre en Mongolie qu'à cent verstes environ dans le sud d'Ourga.

temps, jusque vers dix heures du matin, puis se retire. Vers deux ou trois heures de l'après-midi, elle ressort et se tient en plein air jusqu'au coucher du soleil. Jamais cependant elle n'apparaît en temps de pluie, celle-ci durât-elle plusieurs jours.

La prudence et l'intelligence de cet animal sont grandes, surtout dans les localités où il est poursuivi par l'homme. Avant de sortir, il ne passe que sa tête en dehors de l'ouverture et pendant une demi-heure il inspecte le pays. Si tout va bien, il avance alors à moitié, écoute de nouveau, regarde de tous côtés, puis sort enfin entièrement et commence à paître. A l'approche du danger quoiqu'éloigné, il se précipite vers son terrier, se met debout sur les pattes de derrière et pousse de hauts cris, semblables à un sifflement prolongé. Si le péril devient imminent, il disparaît dans sa retraite.

On chasse la tarabagan au moyen d'embuscades pratiquées à peu de distance de son terrier et de manière qu'elle ne se doute de rien. Le chasseur s'y cache avant la sortie de la marmotte. Très résistante à la blessure, quoique frappée mortellement, elle a la force de gagner sa retraite. Il faut la foudroyer d'un seul coup de feu pour pouvoir s'en emparer. Le sommeil hivernal commence pour elle à la fin de septembre et, comme font les marmottes européennes, toute une bande s'endort dans un seul terrier.

Nous dirons maintenant quelques mots d'un autre mammifère du Han-Sou, l'ours (*ursus sp.*).

Bien avant notre arrivée dans le Han-Sou, nous avions entendu les Mongols parler d'un animal extraordinaire qui habitait cette province et s'appelait khoun-gouraisou, c'est-à-dire l'homme-bête. Les narrateurs prétendaient que cet animal avait un visage plat semblable à celui de l'homme, qu'il marchait habituellement sur deux pieds, que son corps était orné de poils noirs épais et ses pattes munies d'énormes griffes. Sa force était tellement redoutable que non seulement les chasseurs ne l'attaquaient pas, mais que les habitants décampaient aussitôt qu'ils s'apercevaient de sa présence.

D'autres narrateurs nous assuraient qu'on le trouvait dans le massif du Han-Sou, mais, à la vérité, très rarement. Sur notre demande si le khoun-gouraisou n'était pas simplement